

Louis DE BLOIS

# INSTITUTION SPIRITUELLE



# **INSTITUTION SPIRITUELLE**

Louis DE BLOIS

# INSTITUTION SPIRITUELLE

Traduction par les Bénédictins de Saint-Paul de Wisques



**Reconquista Press**

*Institution spirituelle*

Le texte présenté est celui publié par la Librairie H. Oudin (Paris-Poitiers) en 1913 dans le tome II des *Œuvres spirituelles du vénérable Louis de Blois*. (Nous en avons en quelques endroits amendé la traduction.)

Réédition numérique réalisée et mise gracieusement à disposition par les éditions Reconquista Press (2024).

[www.reconquistapress.com](http://www.reconquistapress.com)

## VIE ET ŒUVRES DE LOUIS DE BLOIS<sup>1</sup>

Louis de Blois naquit en octobre 1506 à Donstiennes en Hainaut, près de Thuin. Descendant de l'antique famille française des comtes de Blois et de Champagne, il tenait également à la haute noblesse de Belgique par sa mère Catherine de Barbançon. Élevé dans les sentiments les plus chrétiens et doué de qualités d'âme et d'intelligence qui le firent remarquer dès son adolescence, il fut reçu à la cour de l'archiduc qui devait être plus tard Charles Quint. Il n'y fit pas un long séjour ; à l'âge de quatorze ans, il entra à l'abbaye bénédictine de Liessies, non loin d'Avesnes (aujourd'hui dans le département du Nord). Cette très ancienne abbaye était alors déchue de sa première splendeur, par le fait des abus qui s'y étaient introduits au cours des siècles. Lorsque Louis de Blois se présenta, en 1520, l'abbé du monastère était Dom Gilles Gippus, homme de sens droit et de mœurs austères, qui déplorait l'état de décadence où était tombée sa communauté. Il avait cependant un maître des novices, Dom Jean Meurisse, qui partageait avec lui de vifs désirs de réforme. Il lui confia la conduite de Louis de Blois et le recommanda à sa sollicitude. Le jeune novice en profita : il devint le modèle de tous par sa régularité et son esprit d'obéissance.

---

<sup>1</sup> D'après l'article de P. DE PUNIET consacré à Louis de Blois figurant dans le tome I du *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique* (Beauchesne, 1937).

Après deux années de profession, il fut envoyé à l'Université de Louvain, où, tout en se perfectionnant à l'école du savant professeur Nicolas Clénard dans la connaissance approfondie des langues latine, grecque et hébraïque, il continua à progresser dans l'amour de la prière et la pratique des vertus religieuses. Tel était son crédit auprès de ses confrères de Liessies, que, malgré son jeune âge (il avait à peine vingt-deux ans), il fut choisi par son abbé et les anciens du monastère comme coadjuteur avec future succession. Dom Gippus étant venu à mourir en 1530, Louis de Blois dut revenir aussitôt de Louvain où il achevait ses études, et assumer la lourde charge qui lui était imposée. Installé le 12 juillet, ordonné prêtre le 11 novembre, il recevait le 13 novembre la bénédiction abbatiale. Il y avait beaucoup à faire pour établir la régularité dans sa maison. Il se mit résolument à l'œuvre, en pratiquant lui-même d'une façon exemplaire ce qu'il se mit à enseigner à ses moines. Ce fut d'abord sans grand succès, tellement les abus étaient invétérés. Le jeune abbé ne perdit pas courage, et, tandis qu'il était pour tous un modèle de fidélité à la Règle, il entreprit de composer, à l'insu des siens, un ouvrage intitulé *Speculum monachorum*, où il enseignait l'amour de la prière et des vertus religieuses, le moyen de ne pas retomber dans la tiédeur et la voie de la perfection. Il devait le publier en 1538 sous le nom de Dacryanus, « le pleureur », en souvenir des larmes qu'il avait longtemps versées à la vue des mauvaises dispositions de ses fils. En conférence, il leur donnait lecture des passages les plus persuasifs de ce livre, et peu à peu, la grâce aidant, quelques-uns de ses auditeurs revinrent à de meilleurs sentiments.

Entre-temps, les dangers de la guerre qui s'était déclarée entre François I<sup>er</sup> et Charles Quint le forcèrent à quitter Liessies (1537), pour se réfugier en une contrée moins voisine du théâtre des hostilités. Retiré dans une

maison que le monastère possédait en la petite ville d'Ath, avec les trois religieux qui l'avaient accompagné et qui partageaient ses désirs, il commença à mener une vie entièrement régulière. À cette observance monastique son exemple ne tarda pas à rallier plusieurs moines de Liessies avec lesquels il songeait à former une communauté ; il pensa même faire transférer le titre abbatial de Liessies à cette nouvelle fondation d'Ath. Mais les moines de Liessies le supplièrent de revenir à l'abbaye, lui promettant de se soumettre à ses règlements, s'il voulait bien atténuer quelque peu la sévérité des observances qu'il avait fait revivre en la maison d'Ath. Louis de Blois y consentit ; il revint à Liessies, reprit ses lectures du *Speculum monachorum*, et prépara ainsi les esprits à la réforme qu'il méditait depuis longtemps. Il se mit à rédiger ses *Statuta*, en utilisant probablement les anciens us du monastère, peut-être aussi les Constitutions de Bursfeld et de sainte Justine de Padoue. Ils furent publiés en 1539 et approuvés, après six années d'essai, par la bulle de Paul III *Alto divinae*, du 8 avril 1545. Louis de Blois y a tracé un tableau intéressant de l'ascèse bénédictine. Mais sa doctrine spirituelle se trouve dans ses traités spéciaux qu'il rédigea pour ses religieux de 1538 à 1562. Ces écrits atteignirent le but qu'ils poursuivaient : ils transformèrent la communauté de Liessies, qui garda longtemps un grand renom de sainteté.

C'est à Louis de Blois lui-même que nous devons la liste de ses premiers écrits spirituels : après le *Speculum monachorum* ou *Miroir des âmes religieuses*, qu'il ne mentionnait pas parce qu'il voulait conserver l'anonymat, ce furent le *Canon vitae spiritualis* ou *Règle de vie spirituelle* (1539), le *Cimeliarchion piarum preclarum* ou *Recueil de prières dévotes*, l'*Enchiridion parvulorum* ou *Manuel des humbles* (1540). Puis vint un travail moins personnel mais non moins instructif, composé d'extraits

empruntés à saint Augustin et à saint Grégoire, sur la prière, l'union à Dieu et la contemplation ; cette compilation porte le nom de *Psychagogia* ou *Récréation de l'âme*. Le *Collyre des hérétiques*, paru en 1549, termina cette première série d'ouvrages. En 1551 parut le plus important de la seconde série, l'*Institution spirituelle*, qui conduit son lecteur jusqu'au point culminant de l'ascension vers la sainteté, l'union avec Dieu. L'auteur déclarait qu'il s'en tiendrait là et que ce serait son dernier ouvrage. Cependant il donna plus tard la *Courte règle* pour les débutants (1553), la *Consolation des âmes craintives*, *Consolatio pusillanimum*, la *Perle spirituelle*, *Margaritum spirituale* (1555), et enfin en 1558 quatre petits traités réunis sous le titre de *Conclave animae fidelis*, ou *Sanctuaire de l'âme fidèle* : le plus important de ces derniers traités était le *Miroir de l'âme*, *Speculum spirituale*, qui complétait l'*Institution spirituelle*. Tous ces opuscules furent imprimés du vivant de l'auteur.

Louis de Blois jouit d'une insigne renommée par toute l'Europe. Charles Quint lui offrit plusieurs fois d'éminentes prélatures, notamment l'archevêché de Cambrai. Mais Louis de Blois, par humilité, les refusa toutes. Il mourut le 7 janvier 1566 (des suites d'une blessure à la jambe) et fut inhumé dans l'église de son abbaye où se voyait sa sépulture décorée d'une épitaphe de six vers latin qui le qualifient l'Ornement et le Miracle de son siècle.





## PRÉFACE

Plusieurs âmes dévotes ont sollicité de moi la publication de ce petit traité que j'avais écrit pour mon profit personnel. Dans l'intérêt des commençants, j'ajouterai quelques explications sur la nature de l'âme et ses facultés. Il importe, en effet, de savoir que les auteurs spirituels considèrent dans l'âme raisonnable, une et indivisible dans son essence, comme trois parties distinctes : la moins noble des trois conserve le nom d'*âme* ; la moyenne prend celui d'*esprit* ; la partie supérieure c'est la *mens*, ou la fine pointe de l'intelligence.

À l'âme inférieure sont attribuées les facultés sensibles, communes aux hommes et aux bêtes ; ces puissances extérieures sont des sens particuliers qui découlent du sens commun localisé dans le cerveau, et comprennent la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher. L'appétit sensible qui jaillit du cœur appartient au même ordre de facultés. Cette puissance appétitive se dédouble en appétit concupiscible et appétit irascible ; et de là découlent tous les mouvements de passion naturelle, le désir, l'impatience, la joie, la tristesse, l'amour, la haine, la crainte, etc.

L'esprit embrasse les trois facultés supérieures, facultés rationnelles et intellectuelles dont nous partageons le bienfait avec les anges, l'entendement ou intelligence, la mémoire et la volonté. Ce sont comme les sens spirituels de l'âme, car la vue intérieure relève de l'intelligence ; l'ouïe, de la mémoire ; l'odorat, le goût

et le toucher appartiennent à la puissance affective, la volonté.

Toutes ces facultés de l'âme humaine aussi bien les plus nobles que les inférieures ont subi l'action honteuse du péché : elles ont été ruinées, corrompues, réduites à rien ; mais la grâce de Notre-Seigneur le Christ Jésus les replace sur leur siège d'honneur et les rend à leur dignité première.

La cime de l'esprit, *mens*, désigne cette partie intime et nue de l'âme, faite à l'image de Dieu, qui est la très simple essence de l'âme où se reconnaît la ressemblance de la divinité. Sur elle s'appuie la vie qu'on appelle superessentielle et qui constitue la perfection de la vie spirituelle, de la vie active ou naturelle. De cette cime de l'esprit proviennent les trois facultés supérieures et elles retournent à elle à la façon des rayons qui jaillissent du soleil. C'est là que paraît le mieux la ressemblance divine. De même, en effet, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont trois personnes distinctes et ne font pourtant qu'un seul Dieu ; ainsi l'intelligence, la mémoire et la volonté constituent trois puissances mais un seul esprit. Comme les personnes divines elles-mêmes, ces trois facultés ne souffrent pas de division dans leur opération. Car la mémoire ne se souvient pas sans le secours de l'intelligence et de la volonté ; l'entendement ne connaît ni ne comprend sans la mémoire et la volonté ; celle-ci enfin ne s'exerce point sans les deux autres.

On désigne souvent par la cime de l'esprit ces trois facultés maîtresses ; et on appelle aussi esprit soit l'essence simple de l'âme soit ses facultés supérieures : ainsi dit-on que l'homme est un composé d'esprit, d'âme et de corps ; dans ce cas on ne considère en l'âme que deux parties. Souvent enfin l'esprit est pris à lui seul pour l'âme tout entière.

Dans la Sainte Écriture, on distingue fréquemment l'homme intérieur et l'homme extérieur : cet homme

intérieur n'est autre que la cime de l'esprit avec ses facultés maîtresses ; par l'extérieur on entend le corps et les puissances inférieures de l'âme qui sont unies au corps par leur opération.

À s'en tenir à la triple division de l'âme indiquée plus haut, on découvre trois modes de connaissance humaine et trois sortes d'amour. À la connaissance sensible correspondent l'appétit, le désir et l'amour sensibles. Il y a aussi une connaissance selon la raison et l'entendement, et par suite un appétit, un désir, un amour rationnels et intellectuels. Et enfin à la cime même de l'esprit, c'est-à-dire à l'intelligence pure, appartient une connaissance particulière dont dépend un appétit supérieur, un amour qui affecte la fine pointe de la volonté et que l'on nomme extatique. Par cet élan d'amour, en effet, l'homme est entraîné, Dieu aidant, au-delà du domaine de ses facultés naturelles ; il pénètre au centre le plus intime de son âme, où il réalise une étroite union avec Dieu, et finit par se perdre en Dieu même. L'amour a trouvé désormais accès à la retraite secrète de la divinité, il y entre, mais il laisse à la porte l'intelligence naturelle.

La connaissance sensible et, par suite, l'appétit sensuel, la concupiscence et la colère appartiennent aussi aux animaux. Ils sont également doués d'une mémoire sensible ; car ce qu'ils perçoivent par la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût ou le toucher, ils peuvent se le rappeler et se le représenter. L'homme possède en plus la mémoire intellectuelle. La volonté est absente chez les bêtes, pourtant elles ont quelque chose d'approchant. Elles ignorent ce qu'est vouloir et refuser, n'ayant ni la raison ni le libre arbitre, mais elles suivent malgré elles les impulsions de la sensualité qui pour elles sont irrésistibles. Il n'en va pas de même de l'homme : doué de raison et de libre arbitre, il n'est pas nécessité par les sens. En lui, au contraire, doit commander l'appétit

supérieur que gouverne l'intelligence ; à l'inférieur et au sensible d'obéir. Il arrive pourtant que l'homme soit esclave de la sensualité, au lieu de vivre sous la loi de sa raison inséparable de ses sens ; mais voyez ce qu'en dit le Psalmiste : *L'homme établi dans l'honneur n'a pas eu le souci de sa noblesse ; il s'est abaissé au niveau des brutes sans raison et leur est devenu semblable*<sup>1</sup>.

Ajoutons enfin que la raison est susceptible de degrés : elle est inférieure lorsqu'elle s'occupe des choses humaines et caduques ; s'attache-t-elle au contraire à l'éternel et au divin, on l'appelle raison supérieure.

Ces explications préliminaires sont données sans apprêt et sans art ; elles seront utiles cependant aux âmes de bonne volonté qui débutent dans les voies spirituelles.



---

<sup>1</sup> Ps. XLVIII, 13.

## CHAPITRE I

### Que tout homme devrait tendre à la perfection et à l'union divine — Moyens de parvenir à cette perfection

Dieu, l'immuable et souverain bien, peut seul satisfaire et apaiser les désirs de l'âme raisonnable. Les hommes devraient donc tous aspirer avec une sainte avidité à la perfection de la vie et à l'intime union à Dieu qu'elle procure dès ici-bas. Quiconque en arriverait là serait sûr de rencontrer et de sentir au fond de son cœur celui qui par sa présence pleine de charmes peut éloigner de lui toute misère, l'enrichir de l'opulence la plus vraie, et le remplir d'une joie ineffable. Comment pourrait-il, dès lors, errer au-dehors et mendier auprès des créatures des plaisirs trompeurs ? Tout ce qui n'est pas Dieu lui deviendrait amer et sans attrait.

L'âme raisonnable est, en effet, si noble qu'aucun bien périssable ne peut la satisfaire : les choses qui sont au-dessous d'elle ne peuvent la remplir ni la rendre heureuse ; or tels sont le ciel, la terre, la mer ; toutes les choses visibles et sensibles. Dieu seul, le Créateur, qui, lui, est sans comparaison meilleur et plus digne que l'âme, peut lui donner contentement et bonheur.

Errant sans trouver le repos, affamé sans pouvoir se rassasier, l'homme s'égare tant qu'il ne saisit point parfaitement avec les bras de la charité celui qu'il est impossible de ne pas désirer, tant son prix est inestimable. La surabondance des richesses et des plaisirs, le comble des honneurs, ne peuvent assouvir sa faim, s'il n'atteint Dieu par le contact de l'amour. Mais une fois que, dans la partie la plus noble de lui-même, c'est-à-dire dans l'intelligence, il a trouvé le Seigneur, il dit volontiers adieu à toutes les créatures et chante avec le

Psalmiste : *Mon bien à moi est d'adhérer à Dieu*<sup>1</sup> ; il répète après le bienheureux Job : *Je mourrai dans mon nid, et je multiplierai mes jours comme le palmier*<sup>2</sup>. Il ne recherche plus aucune consolation au-dehors, car il est uni au-dedans à celui qui est un torrent, un océan de voluptés inestimables, une plénitude débordante de tout ce qu'on peut désirer de beau, d'agréable, de suave et d'excellent, de tout ce qui est susceptible de plaire au cœur humain.

Dès que l'âme peut atteindre à cette suprême sagesse qu'est la théologie mystique ou l'union avec Dieu, elle reçoit d'en haut la lumière de la vérité éternelle ; sa foi acquiert de nouvelles certitudes, son espérance s'affermi, sa charité s'embrace. À celui qui a goûté de l'union mystique tous les sages du monde peuvent bien dire : « Tu es dans l'erreur, malheureux, ta foi te trompe. » Sans hésiter, il leur répondra : « Tout au contraire c'est vous qui vous abusez ; ma foi a pour elle la vérité et la certitude la plus absolue. » Réponse d'autant plus assurée qu'elle aura pour base infaillible l'amour qui unit, beaucoup plus que les recherches du raisonnement.

Sans contredit, l'homme parvenu à ce degré d'union connaît souvent mieux la divinité que les maîtres les plus savants qui, n'ayant pas été admis dans le Saint des Saints, ni dans l'appartement secret du Roi éternel, ignorent encore les plus brillants rayons de la grâce. Dieu lui découvre la vertu des divines Écritures et lui donne le goût des Évangiles. Mis en possession de la vraie sagesse, plus par l'influence du Saint-Esprit que par de nombreuses lectures, cet homme voit et comprend ce qu'il convient de faire et de ne pas faire, pour lui et pour autrui.

---

<sup>1</sup> Ps. LXXII, 28.

<sup>2</sup> Job, XXIX, 18.

Assurément, ceux qui sont unis à Dieu sans intermédiaire et le laissent libre d'agir en eux sont très chers au Seigneur, et plus utiles à l'Église en une heure à peine que d'autres moins favorisés en beaucoup d'années. Ces amis particuliers, ces fils de Dieu, jouissent d'une agréable et tranquille liberté d'esprit, élevés qu'ils sont au-dessus de tous soucis, de toute agitation, au-dessus de la crainte de la mort, du purgatoire, de l'enfer et de tous les maux qui peuvent atteindre l'âme ou le corps dans le temps ou dans l'éternité.

Ni le commerce assidu des hommes, ni les occupations extérieures ne leur enlèvent la présence de Dieu, parce qu'ils savent garder dans toute multiplicité l'unité de l'esprit, par la grâce du recueillement habituel au centre de l'âme. Tout ce qu'ils voient ou entendent les porte très rapidement vers Dieu, et tout pour eux se change d'une certaine manière en Dieu, s'il est permis de parler ainsi, parce qu'en toutes choses ils ne recherchent que Dieu par l'intention et par l'amour. L'expérience de tous les jours ne nous montre-t-elle pas que ceux qui ont fixé un certain temps leurs regards sur le disque du soleil voient ensuite dans toutes les choses qu'ils regardent comme une image de cet astre ? Ceux-ci donc, étant toujours occupés intérieurement des choses de Dieu et adhérant à Dieu, demeurent comme aveugles en voyant, sourds en entendant et muets en parlant. Ils mènent sur la terre une vie surnaturelle et angélique, et à cause de cela ils peuvent être appelés des anges terrestres.

Quiconque soupire après cet état de perfection et désire savourer la douceur infinie de l'union divine doit s'appliquer généreusement :

- à l'abnégation et à la mortification de soi-même ;
- au saint recueillement intérieur ;
- aux pieuses aspirations et oraisons jaculatoires adressées à Dieu.

Qu'en toute chose enfin, en ce qu'il accomplit ou évite, il agisse pour Dieu, ne voyant que lui partout et ne désirant plaire qu'à lui seul. Telle est l'unique voie pour parvenir à la perfection et à l'union mystique avec Dieu. C'est ce dont nous allons traiter selon les lumières que Dieu voudra bien nous accorder.





## CHAPITRE II

**De l'entière abnégation et mortification de soi, et de la parfaite réforme des mœurs, premier moyen des ascètes pour s'unir à Dieu**

### § I

#### Renoncement à toute recherche personnelle

L'homme spirituel adonné à l'ascèse doit avant tout apprendre à se renoncer soi-même et à quitter toutes choses pour l'amour de Dieu. En lui ne doit plus paraître aucune affection tenace du cœur pour un bien terrestre quelconque ; plus d'attache à aucune chose visible et périssable, à aucune créature mortelle. Il évitera de rechercher avec un plaisir trop naturel l'amitié, la familiarité ou la présence d'aucun homme, quelque saint qu'il puisse être. Il se souviendra que non seulement les choses mauvaises, mais aussi les bonnes peuvent devenir un obstacle, quand on les aime ou qu'on les recherche d'une façon désordonnée : une lame d'or placée devant les yeux ne gêne pas moins la vue que ne le ferait une lame de fer.

Que l'ascète extirpe donc complètement de son cœur l'amour de soi. Qu'il abandonne en tout sa volonté propre, la remettant à Dieu, la déversant entièrement en lui et l'unissant parfaitement à sa volonté. Qu'il ne dise jamais, de bouche ni de cœur, se considérant soi-même et sa propre utilité : « Je veux ceci, je ne veux pas cela, je choisis ceci, je repousse cela. » Point de recherche personnelle, ni dans le temps ni dans l'éternité ; mais que, bannissant toute propriété, il se dépouille et se vide entièrement de lui-même, et qu'il meure à soi et à toutes choses comme s'il n'avait jamais été créé. Qu'il cherche donc en tout Dieu, son honneur

et sa volonté ; si bien que, même dans ses prières et ses pieux désirs, il apporte une humble abnégation et l'abandon de soi, demandant que la volonté de Dieu se fasse, et non la sienne. Tout ce qui lui arrive, il doit l'attribuer à la volonté divine, le recevoir avec simplicité de la main du Seigneur, sans la permission de qui la moindre feuille ne peut tomber de l'arbre. Qu'il supporte d'un cœur patient et tranquille l'ordre et les décrets divins, dans l'adversité comme dans la prospérité, dans les pertes, les injustices, les calomnies, les opprobres, les outrages et les mépris, dans les douleurs corporelles, les angoisses et les anxiétés du cœur, dans les chagrins, l'abandon et la désolation intérieure, enfin dans toutes les afflictions, louant Dieu, et croyant qu'il veut et peut par tous les moyens le faire avancer dans la voie du salut.

Il doit renoncer à toutes les jouissances, tant spirituelles que naturelles. Lorsque Dieu lui donne les consolations et douceurs intérieures, qu'il n'en use pas pour son plaisir en se recherchant lui-même : ce serait gravement offenser l'Époux céleste ; mais qu'il les reçoive d'un cœur humble, et que ces consolations le laissent aussi libre, détaché et prêt à tout, que s'il ne les ressentait pas. Car en toutes choses, et jusque dans les dons de Dieu, la nature corrompue se replie sur elle-même et se recherche. L'ascète ne doit donc pas désirer d'une façon immodérée les douceurs spirituelles, ni s'y appuyer : il faut qu'il soit prêt à en être privé autant qu'à en jouir. Car c'est en Dieu seul et non pas dans ses dons qu'il lui est permis de se reposer. Il doit se reconnaître indigne de tous les bienfaits de Dieu : qu'il n'en accapare ou n'en revendique aucun pour soi-même, mais qu'il les laisse à celui à qui ils appartiennent, restituant intégralement tout à Dieu, le glorifiant, lui rendant grâces, et lui offrant ses dons eux-mêmes en louange éternelle. Il ne doit pas désirer par vanité recevoir des révélations

divines, ni, si Dieu lui en fait, s'estimer plus saint pour cela ; et qu'il ne communique pas aux hommes, sans discernement ni prudence, ni sans une permission intérieure de Dieu, les grâces qu'il a reçues de lui.

## § II

### Mortification des sens et de la langue

L'ascète gardera ses sens extérieurs avec le plus grand soin. Il évitera autant que possible de regarder, d'entendre, de sentir, de goûter, de dire, ou de toucher quelque chose par une inclination ou un mouvement de la sensualité ; et s'il lui arrive de pécher, même légèrement, en ces matières, qu'il se reprenne sévèrement. Ni plus, ni autrement que Dieu ne le lui permet intérieurement : telle doit être pour l'usage des sens la règle de sa volonté. Car s'il cherche une jouissance quelconque dans les créatures, il ne pourra trouver en Dieu la vraie délectation.

Lorsqu'il répare les forces du corps par la nourriture, la boisson ou le sommeil, qu'il n'ait donc pas en vue de satisfaire la nature, mais de la soutenir. Jusqu'à une bouchée de pain et une simple gorgée d'eau, qu'il prenne tout pour la gloire de Dieu, avec modération et tempérance, dans un esprit de sainte crainte et de mortification. Il ne doit pas boire avidement et à longs traits ; s'il est tourmenté de la soif, qu'il l'apaise plutôt en plusieurs fois. Au dîner, il fera bien de manger autant que l'exige la nature pour rendre au corps sa vigueur ; mais qu'il prenne peu le soir, car, d'ordinaire, il faut un souper léger pour n'être pas appesanti par le sommeil. S'il ressent une délectation sensible en mangeant ou en buvant, il ne doit pas cependant la laisser pénétrer dans l'âme, ni s'y attacher. Qu'il ne cherche point à satisfaire sa gourmandise par les mets exquis et délicieux, mais,

au contraire, si on lui en offre, il doit se sentir porté, pour l'amour de Dieu, à s'en abstenir, parce que le Seigneur Jésus a été abreuvé de fiel et de vinaigre. Qu'il préfère les choses simples aux mets coûteux et recherchés ; et loin de désirer des superfluités, qu'il aime la privation plutôt que l'abondance.

Il se gardera, d'autre part, d'embrasser témérairement une austérité de vie extraordinaire, bien qu'en fait les saints aient, en général, mené une existence très rude. Dans la lumière de l'Esprit-Saint, ils savaient que Dieu agréait ce genre de vie. Mais beaucoup, s'abandonnant à la ferveur qu'ils ressentent au commencement de leur conversion, se ruinent la santé et se rendent incapables de vaquer à Dieu. Assurément, porter le cilice, coucher sur la dure, ne manger que du pain, ne boire que de l'eau, se flageller le corps, et autres choses semblables, accomplies uniquement pour l'honneur de Dieu, lui sont agréables, et sont très utiles aux jeunes gens robustes pour dompter la chair. Mais le véritable amour de Dieu unit bien plus intimement l'homme au Seigneur ; il apaise et soumet plus vite et plus efficacement les révoltes de la chair. Car Dieu a coutume d'exercer et d'éprouver de la façon qu'il juge la plus convenable ceux qui s'abandonnent entièrement à lui et sont prêts à recevoir humblement de sa main toutes sortes d'adversités, et à les supporter patiemment aussi longtemps qu'il lui plaira.

Que l'ascète n'accable donc pas son corps d'abstinences, de veilles et d'austérités excessives, entreprises de son propre chef ; qu'il ne le soigne pas non plus trop délicatement ; mais qu'il garde en tout la juste mesure d'une sainte discrétion, et qu'il suive les sages avis des autres.

Si, au contraire, on lui demande conseil, il doit reconnaître en son cœur que, de lui-même, il n'a point la réponse convenable ; se tournant donc vers Dieu, il le

priera ainsi mentalement : « Ô Seigneur mon Dieu qui êtes en moi, daignez exprimer par ma bouche ce qui vous plaît, et ce qui convient le mieux à votre honneur et au salut des âmes » ; et alors qu'il dise avec humilité, circonspection et sagesse, ce qu'il faut dire. S'il a bien parlé, qu'il en rende gloire à Dieu ; dans le cas contraire, qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même. Qu'il évite en toutes circonstances la rudesse intempestive des paroles. Que son langage soit vrai, sans dissimulation coupable ni flatterie ; qu'il évite de dire ce qui tourne à sa louange ou au blâme d'autrui ; qu'il ne dépasse pas la mesure dans la louange, pour ne pas encourir le reproche de flatterie ; qu'enfin il ne médise de personne et n'approuve jamais les médisants.

Bien plus, il doit détourner l'oreille des détractions et de toutes paroles nuisibles, et prendre l'habitude d'interrompre avec prudence ces conversations. Ainsi agissait celui qui, entendant médire du prochain, avait coutume d'y opposer cette parole : « Nous devons bien remercier Dieu de n'être pas tels. » Qu'il interdise soigneusement à sa langue les paroles oiseuses et vaines ; qu'il n'affecte pas de traiter les sujets élevés, et si la nécessité ou l'utilité l'y contraignent, qu'il conserve l'humilité intérieure et extérieure. Qu'il n'aime pas le bavardage, très nuisible à la vie spirituelle et intérieure ; mais qu'il préfère un silence modéré, source de beaucoup de biens. Jamais de parole libre, inconsidérée, ni trop prompte ! Oh ! qu'il est heureux celui qui a appris à garder sa langue ! car il préserve son âme de fautes et de soucis innombrables.

### § III

#### Règles communes pour agir avec un esprit intérieur

Que l'ascète s'observe soigneusement en toutes choses à l'intérieur et à l'extérieur, veillant toujours à la pureté du cœur, car il ne doit rien dire, désirer ou faire par attrait immodéré ou avec un attachement intérieur, mais s'efforcer de conserver en tout l'égalité et la liberté de l'âme. Dans le doute, qu'il demande conseil et permission au Seigneur, ou même à un homme spirituel. Il doit toujours chercher à connaître la très aimable volonté de Dieu, disant en lui-même : *Ô Seigneur, que voulez-vous que je fasse*<sup>1</sup> ? Dieu lui-même lui répondra par une inspiration intérieure, et lui dira : « Fais ceci, laisse cela. » Quand l'ascète sent que le Seigneur veut ou permet qu'il agisse, il doit le prier ainsi : « Mon Dieu, daignez accomplir ceci en moi et par moi. » Si, au contraire, il remarque qu'un acte ne plaît pas au Seigneur, il doit aussitôt s'en abstenir, se renonçant et mourant à lui-même, si insignifiante du reste que soit la chose, comme un simple regard de curiosité ou le plus léger badinage.

Qu'il évite prudemment les occasions et les dangers de pécher. Qu'il aime la solitude et s'y adonne avec le zèle qui convient. Car s'il trouve du plaisir à fréquenter les hommes sans motif, si le silence lui pèse, s'il désire à l'excès voir ceci ou cela, s'il s'informe avidement de ce que l'on dit ou fait, et perd volontiers son temps à écouter des bavardages frivoles, c'est en vain qu'il se promet d'atteindre même le dernier degré d'une vie plus sainte. La retraite donc et le silence sont nécessaires si l'on veut avancer dans les véritables vertus et appliquer facilement son esprit aux choses divines.

---

<sup>1</sup> Act., IX, 6.

Cependant, lorsque la charité ou toute autre cause raisonnable l'exige, l'on peut converser humblement avec les hommes, se montrer bienveillant et affable sans excès, demeurant en paix avec tous autant qu'il est possible. Il faut toujours fuir comme la peste la paresse et l'oisiveté, et employer tout son temps avec fruit pour l'honneur de Dieu.

L'ascète doit s'abstenir des joies futiles, des rires immodérés, des railleries et plaisanteries inconvenantes, et de toute étourderie. Que ses gestes soient calmes, son visage serein, ses regards réservés, sa démarche grave, et qu'il désire plaire à Dieu et non au monde.

Qu'il regarde toujours Jésus-Christ comme un miroir vivant, l'imite avec grand soin, et conforme exactement sa vie à la sienne.

Orgueil, vaine gloire, complaisance en soi-même, recherche de l'honneur et de la faveur des hommes, mouvements d'impatience et de colère, concupiscence de la chair, aiguillons de la volupté, enfin passions et affections mauvaises : qu'avec le secours puissant de la grâce de Dieu il s'attache à tout vaincre et anéantir.

#### § IV

Justice, humilité, bienveillance dans les rapports  
avec le prochain

Qu'il ne soit pas obstiné dans son propre sens et son propre jugement. Qu'il ne contredise personne avec ténacité à moins que la vérité et la justice ne l'y forcent ; point de contestations ni de disputes pour des riens. Qu'il cède facilement aux autres, condescendant sans retard dans les choses permises et préférant la volonté d'autrui à la sienne. Se laisser reprendre et instruire par n'importe qui, s'accuser et reconnaître volontiers ses

fautes, désirer se corriger de ses défauts : telles seront ses dispositions habituelles.

Qu'il pardonne et remette promptement l'injure qu'on lui a faite, et se montre doux et bienveillant pour qui l'a offensé. Si on lui cause de l'ennui, il ne doit jamais penser que c'est injuste ; mais, se rappelant dans toute tribulation ses iniquités et son ingratitude envers Dieu, il croira qu'il a mérité un traitement pire que celui qu'il souffre, et que toutes les créatures devraient l'écraser et le fouler aux pieds comme la boue des chemins.

Sans faire plus d'attention à ceux qui le contrarient, qu'il tourne ses regards intérieurs vers Dieu qui permet cette affliction, et qu'il supporte d'un cœur doux et humble son épreuve, la recevant de la main du Seigneur : lorsque le fer tranche dans la plaie, ce n'est pas lui que l'on regarde, mais la main du médecin qui le dirige.

L'homme vraiment spirituel aime sincèrement, comme lui-même, tous les hommes sans aucune exception, mais d'une affection spirituelle et conforme à l'ordre, en leur souhaitant la grâce de Dieu et le bonheur éternel. Et pour être mieux disposé à ce véritable amour du prochain, il se voit lui-même en tout homme capable de recevoir la grâce divine. Il ne considère dans le genre humain que des frères et sœurs appelés à la même béatitude que lui. En eux il voit non la bassesse de la chair visible, mais la noblesse et la beauté de l'âme invisible, sur laquelle Dieu a imprimé son image.

Il aura compassion pour ceux qui sont dans le besoin, la tribulation et le malheur, étant lui-même disposé à faire du bien, à donner aide et consolation à tous, surtout à ses ennemis et à ses persécuteurs. Prêt à supporter les imperfections d'autrui, il y condescendra avec une pieuse commisération, guérissant et corrigeant toute l'amertume de son cœur par la douceur de la sainte charité. Cependant, il ne fermera pas les yeux sur



les péchés qu'il doit châtier et reprendre, mais il les corrigera avec la mansuétude et la douceur convenables. Qu'il haïsse le péché dans l'homme, mais non l'homme à cause du péché ; car l'homme est l'œuvre de Dieu, mais le péché est l'œuvre de l'homme et non de Dieu.

En vain se flatte-t-on de plaire au Seigneur lorsqu'on a de la haine pour quelqu'un ; en vain pense-t-on compter parmi les amis particuliers de Dieu tant qu'on n'a pas pour tous les hommes une affection sincère, ou qu'on se laisse aller contre un frère à l'aversion, à l'amertume ou à l'antipathie. Il faut étendre sur tout le genre humain une suave charité, souffrir des péchés du prochain, se réjouir de ses vertus et en rendre grâces à Dieu ; c'est ce qu'il est sans doute facile de faire, si, comme nous l'avons dit, l'on se voit soi-même en chaque homme. Car, puisque toute l'Église est un seul corps mystique dont le Christ est la tête et dont nous sommes les membres, chaque membre, s'il est uni au corps par un véritable amour, doit souffrir du mal des autres et se réjouir de leur bien.

Que l'ascète ne condamne ni ne méprise personne, qu'il ne désespère de la conversion d'aucun pécheur, se rappelant que celui qui est aujourd'hui le pire peut être bientôt changé par la grâce de Dieu et devenir le meilleur ; car le pont de la divine miséricorde, par lequel on passe à une vie sainte, n'est pas encore détruit. Il ne doit ni examiner ni juger les paroles et les actes de ceux dont il n'a pas la charge, mais tout recommander à Dieu, se recueillir en lui-même et demeurer en paix. Si donc il voit quelqu'un faire le mal et pécher, qu'il ne le méprise pas, mais qu'il prie Dieu de daigner aider le coupable, et le conserver lui-même. C'est une bonne habitude que d'interpréter le mieux possible tout ce que l'on voit ou entend ; car les jugements téméraires, les mauvais soupçons, le mépris du prochain, accueillis par la volonté, entravent grandement la grâce de l'Esprit-Saint. Ces

mouvements cherchent-ils à entrer dans le cœur, il n'y faut point consentir, mais aussitôt, fléchissant en esprit les genoux, et reconnaissant sa faute devant Dieu, répéter ces paroles ou d'autres semblables : « Ô Seigneur, soyez-moi propice, à moi pécheur. Je baise la trace des pas de cet homme, votre serviteur, je le préfère à moi, je m'offre à être foulé sous ses pieds et ceux de tous les hommes, car je suis indigne que la terre me porte. »

Il vaut mieux préférer toujours tout le monde à soi-même, s'estimer la plus vile et la plus indigne des créatures, et souhaiter d'être jugé par tous. Pensons que même les plus grands coupables vivraient beaucoup mieux que nous s'ils avaient été comblés des mêmes grâces. Loin de nous, donc, tout désir d'être remarqués, estimés, loués, de passer pour humbles et pour saints ! Être cachés plutôt que connus, obéir plutôt que commander, apprendre plutôt qu'enseigner, voilà ce qu'il faut aimer. Se contenter du dernier rang, ne point rougir de l'humilité extérieure ; ne point estimer trop ses propres exercices, ni les préférer à ceux d'autrui. Plus on constate le progrès et l'abondance des dons de Dieu, plus on doit être humble et se mépriser soi-même. Car si l'on pense être quelque chose, c'est une preuve qu'on est encore très éloigné de Dieu. Il faut donc toujours croire et reconnaître que de soi-même l'on n'est rien, qu'on ne possède et ne peut rien.

Toute créature, en effet, ayant été tirée du néant, n'est rien par elle-même, et de plus, l'homme, par son péché, s'est réduit à rien. D'ailleurs, tout ce qui est créé, comparé au Créateur, n'est que néant.

Il faut donc que l'ascète, considérant l'abîme de sa misère, s'y plonge et demeure dans la très profonde vallée de l'humilité. Qu'il dise à Dieu : « Ô Seigneur Dieu, je suis pauvre et dans le besoin, je ne suis rien, je ne puis rien ; ayez pitié de moi. »

C'est de cette sainte connaissance et de cette considération de son propre néant que dépend tout le salut de l'homme.

## § V

L'abnégation est utile et facile quand on a  
bonne volonté

Sans un soin continuel et attentif à se renoncer et à se mortifier, de quelque côté que l'homme se tourne, il ne pourra certainement faire aucun progrès. Car le grain de froment doit mourir d'abord, pour donner ensuite une tige et un épi. C'est ce qui a fait dire à un ami de Dieu : « La règle la plus vraie de toute perfection est celle-ci : être humble et se renoncer en toute circonstance. » Et encore : « Un vrai détachement et une profonde humilité sont le plus court chemin pour aller à Dieu. »

Dans la véritable et entière mortification se trouve cachée la vraie vie, la vie la plus heureuse. C'est sans conteste un exercice excellent que de mourir constamment aux choses créées, de s'abaisser et de se mépriser au-dessous de toute créature. Car celui qui sans cesse meurt à lui-même commence aussi sans cesse à vivre en Dieu d'une nouvelle vie. L'âme détachée et mortifiée est comme une grappe mûre, tendre et délicieuse ; celle au contraire qui ne sait pas se renoncer ressemble au fruit vert, dur et âpre au goût. On ne peut rien offrir de plus agréable à Dieu que l'abandon de sa propre volonté, car rien n'est plus cher à l'homme que sa volonté et son libre arbitre. Celui qui, pour l'amour de Dieu, résiste à la sensualité et à la volonté propre, et se mortifie, même dans les plus petites choses, se rend plus agréable au Seigneur que s'il ressuscitait des morts en grand nombre. Supposez deux hommes faisant route

ensemble et rencontrant une jolie fleur. L'un désirerait bien la cueillir, mais, suivant une meilleure inspiration, il se dit : « Je la laisse pour plaire à Dieu. » L'autre, ne pensant à rien, la cueille : il ne pèche pas ; mais celui qui pour Dieu a laissé la fleur s'élève au-dessus de lui en mérite autant que le ciel au-dessus de la terre. Si Dieu récompense si généreusement une aussi petite mortification, que donnera-t-il à ceux qui, pour son amour, se méprisent et s'abandonnent eux-mêmes ainsi que toutes choses ? Que l'ascète dise donc souvent à Dieu intérieurement : « À cause de vous, Seigneur, je m'interdis la vue de cet objet, qu'il n'est pas nécessaire que je voie ; pour votre amour je me prive d'entendre, de goûter, de dire, ou de toucher cela. » Il ne pourra sentir parfaitement Dieu dans le fond de son âme qu'à la condition que tout ce qui est désordonné meure définitivement en lui.

Si, cédant à quelque immortification, il commet une faute, qu'il gémisses et soupire ; mais qu'il ne se décourage pas, quand même il tomberait cent ou mille fois par jour. Qu'il invoque Dieu en ces termes : « Hélas ! Seigneur Dieu, quel misérable pécheur je suis, moi en qui les vices sont encore si vivants ! Que je me trouve encore faible et fragile ! Je pensais toute immortification éteinte et ensevelie, et voici que de nouveau j'ai senti une forte rébellion ; une fois de plus j'ai été blessé et j'ai péché ; cependant je ne désespère pas de votre miséricorde, et avec votre grâce je n'en désespérerai jamais. Ayez pitié de moi et aidez-moi, car, pour votre amour, je suis prêt à m'abandonner de nouveau moi-même ainsi que toutes choses, et dès maintenant je les abandonne. »

Une prière ainsi faite l'aidera à reprendre courage. Il ne doit pas, du reste, croire qu'il déplaît à Dieu parce qu'il est encore imparfait ; il lui est, au contraire, très agréable, s'il désire du fond du cœur être plus parfait, et

s'il y tend de tous ses efforts ; et ce serait un bonheur pour lui de quitter cette vie avec de telles dispositions.

Cette mortification, il est vrai, est difficile et pénible au commencement, mais quand on y a persévéré quelque temps avec courage, la grâce de Dieu la rend très facile et très douce.

En effet, l'art de se mortifier est comme tous les autres : si on l'exerce souvent et avec soin, il devient comme naturel à l'homme par la continuité. Celui-là devient vite habile dans cet art, qui estime que les choses du monde ne le concernent pas plus qu'un mort, et médite souvent ces paroles de l'Apôtre : *Vous êtes morts et votre vie est cachée en Dieu avec le Christ*<sup>1</sup>. De fait, l'homme qui abandonne en tout sa volonté propre et se dépouille complètement de son égoïsme, qui renonce aux plaisirs de l'esprit comme à ceux de la nature, refrène ses désirs déréglés, se compte pour rien et se tient pour le plus vil de tous ; qui obéit promptement à Dieu au-dedans et aux hommes au-dehors, ne s'embarasse pas de soins superflus ; qui estime pour ce qu'ils sont les actes et les paroles du prochain, ne fait pas de jugements téméraires, ne se laisse pas follement émouvoir par les louanges ou les blâmes des hommes, et supporte pour Dieu avec égalité d'âme et douceur toutes les injures, adversités et misères, ne se plaint pas à la légère, accorde à tous les hommes la même charité, et les considère comme des temples de Dieu : un tel homme, dis-je, est mort à lui-même et au monde, il vit pour Dieu seul.



---

<sup>1</sup> Col., III, 3.

### CHAPITRE III

#### Le recueillement intérieur et le retour de l'âme à Dieu, second moyen d'acquérir l'union mystique et déifiante

L'ascète doit s'exercer sans relâche au recueillement intérieur, ramenant sans cesse son esprit de ses divagations et s'efforçant de le nourrir par de saintes pensées et des méditations. Car il ne pourra jamais s'unir parfaitement à Dieu s'il s'arrête volontairement à des futilités avec application ou plaisir. Mais Dieu permet quelquefois que des hommes même parfaits soient importunés et affligés par des pensées et des images vaines ou même mauvaises, afin qu'ils les désavouent et retirent leur profit de cette épreuve. Il faut ainsi que l'ascète, dans toute multiplicité, sache s'en affranchir autant que possible et garde en lui-même l'unité de l'esprit. Que son intelligence conçoive Dieu comme la souveraine majesté et la souveraine bonté. Qu'il considère partout son aimable présence, comme le Prophète royal qui disait : *J'avais toujours Dieu devant les yeux*<sup>1</sup>. Il pensera donc en tout lieu que Dieu lui est présent, et dirigeant vers lui son regard intérieur, sans effort violent, mais tranquillement et simplement, il inclinera avec amour son esprit vers la divinité.

Qu'il ne désespère pas de se voir si inconstant et si prompt à rechercher la distraction ; mais que, persistant avec un courage invincible dans son saint labeur, il rassemble sans cesse les pensées de son cœur qui se dispersent, et les retourne vers Dieu, le souverain bien. Une fois qu'il se sera affermi dans cette louable pratique, elle ne lui semblera plus si difficile. Bien plus, l'habitude devenant comme une seconde nature, il s'appliquera à Dieu et aux choses divines aussi facilement qu'il respire

---

<sup>1</sup> Ps. xv, 8.

et qu'il vit. Il se souviendra, d'ailleurs, qu'il ne peut rien faire par ses propres forces, sans le secours de Dieu. Mais le Seigneur ne lui manquera pas si lui-même fait humblement ce qui est en son pouvoir.

La pratique du recueillement consistera pour lui à rentrer et demeurer en soi : c'est là qu'il pourra vraiment trouver Dieu ; car le Seigneur, qui est partout, se trouve spécialement dans l'intelligence de l'homme et dans le fond de son âme ; c'est là, dans son image, qu'il habite ; il ne s'en éloigne jamais. Heureux celui en qui Dieu est présent non seulement par son essence, comme nous savons qu'il se trouve en tout être, mais aussi par sa grâce ! Selon son essence, Dieu pénètre la terre, la mer, l'air et toutes choses, lui qui dit par le Prophète : *Je remplis le ciel et la terre*<sup>1</sup>, si bien qu'il est plus présent à toute créature qu'elle ne l'est à elle-même ; sans son assistance et sa présence, les êtres créés ne pourraient subsister, mais retomberaient dans le néant, puisque, faits de rien, ils ne sont rien par eux-mêmes. C'est pourquoi l'on appelle à juste titre Dieu l'essence de toute essence, lui qui par sa présence essentielle fait subsister tout ce qu'il a créé.

Il est tout entier en chaque créature, tout entier et sans division en chaque lieu. Dans le ciel il manifeste sa gloire, dans l'enfer il exécute sa justice. Pour ceux qui sont condamnés aux supplices éternels, la peine la plus dure est d'avoir Dieu en eux et de ne pouvoir cependant jamais l'atteindre. Dieu se trouve donc en toutes choses d'une façon très secrète et il demeure dans le fond même de l'âme, caché et inconnu à tous les sens. C'est pourquoi Isaïe s'écrie : *Vous êtes vraiment un Dieu caché*<sup>2</sup>.

Il est présent partout avec toute son essence, et rien cependant ne peut lui communiquer de souillure, car il

---

<sup>1</sup> Jer., XXIII, 24.

<sup>2</sup> Is., XLV, 15.

n'y a de souillé pour lui que le péché ; et il n'en est pas plus atteint que le soleil, éclairant de ses rayons un cloaque immonde, n'en est infecté. Bien qu'il soit tout en toutes choses, il est cependant fort au-dessus de toutes choses.

Que l'ascète croie donc sans hésiter que Dieu invisible est près de lui et en lui. Qu'il se tienne en sa présence comme une chaste épouse, avec une sainte crainte, avec respect et humilité, disant avec le prophète Élie : *Vive le Seigneur, devant qui je me tiens*<sup>1</sup>. Qu'il se redise souvent : « Le Seigneur est là, le Seigneur me voit. » Le souvenir de ces mêmes paroles le ramènera à la présence de Dieu quand il s'en sera écarté. Qu'il s'applique au Seigneur après avoir banni tout le reste, comme s'il voyait l'essence divine à découvert, et comme s'il n'existait au monde que Dieu et lui. Retiré tout en Dieu, il fera de ce Dieu sa demeure secrète, son véritable ciel. Quelle joie et quel bonheur c'est pour lui de pouvoir si aisément trouver son Seigneur et d'avoir en lui un pareil trésor ! Veut-il jouir de sa présence ? Il lui suffit de penser à lui. Mais lorsqu'il parviendra jusqu'aux intimes profondeurs de son âme, alors il pourra l'atteindre d'une façon beaucoup plus parfaite.

Les relations avec les hommes et les affaires du monde pourront quelquefois l'empêcher de vaquer à Dieu en toute liberté. Ce n'est pas une raison de sortir de sa retraite intérieure, ni d'abandonner son hôte divin. Bien au contraire, qu'il tienne, pour ainsi dire, en haleine son amour pour lui, afin que, débarrassé de cette occupation étrangère, il abandonne aussitôt tout ce qui n'est pas Dieu, se recueille en lui-même et applique tout son esprit au Seigneur. Car, pour être apte à contempler la lumière éternelle, il faut être intérieurement aussi

---

<sup>1</sup> III Reg., XVII, 1 ; IV Reg., III, 14.



dégagé des choses extérieures que si jamais on ne les avait regardées.

Le bonheur sera parfait pour lui quand le commerce des hommes ni aucun autre empêchement ne seront plus capables de lui enlever la présence de Dieu. Cette condition sera réalisée le jour où il sera tellement attaché au Seigneur, si perdu en lui et si établi dans l'union, qu'il le voie toujours beaucoup plus que les créatures quelles qu'elles soient.

Donnez-moi un homme qui possède la vraie résignation et le complet dépouillement intérieur, qui ne s'arroge ni ne détourne à son usage aucun des dons de Dieu : je vous le déclare incapable de souffrir le moindre détriment de toutes les affaires et occupations du monde s'il s'y trouvait impliqué, à supposer que la faiblesse naturelle de son corps lui permit de porter ces fardeaux. « Car, pour emprunter le langage d'un Père, celui qui ne s'attache fortement à rien d'extérieur, mais dépasse et laisse s'écouler tout le sensible et le temporel, se désintéresse de tout ce qui ne le regarde pas, se disant à lui-même : c'est Dieu seul que je dois poursuivre de mon désir et de mon amour, je dis à tout le reste un adieu éternel » ; celui, dis-je, qui ne cherche nulle part ni délectation ni propre avantage, mais, à travers l'adversité et la prospérité, tend purement et simplement vers Dieu, celui-là peut accomplir toutes ses œuvres sans distraction, et, au milieu même de la multiplicité, en rester affranchi. Celui au contraire qui ne voit pas uniquement Dieu en tout et ne le porte pas imprimé intimement en lui, est facilement dissipé et troublé par les lieux, les hommes ou les choses. Cet homme, s'éloignant de Dieu, est en danger, car il est exposé aux traits des ennemis.

Que l'ascète se mette devant les yeux Jésus-Christ, l'Époux de son âme ; ce Jésus, qui par sa divine puissance revêt les astres de splendeur, qu'il se le représente

nu, méprisé, couvert de blessures, affligé de douleurs sans nombre, suspendu à la croix. Qu'il le considère non seulement comme homme, mais comme Dieu-Homme et vraie lumière. Qu'il conçoive, dis-je, une image surnaturelle du Seigneur Jésus, qui dépasse toute substance ; qu'il l'adore, le loue et le glorifie, considérant et saluant ses plaies vermeilles. Qu'il se rappelle sa miséricorde, sa douceur et son immense charité.

Qu'il délivre ainsi son âme de toute sollicitude désordonnée, de toute vaine pensée, de toutes les images, formes et représentations des choses viles, enfin de tout embarras et de toute multiplicité ; qu'il conserve sa mémoire pour son Époux céleste comme un lit nuptial pur et brillant. En agissant de la sorte, il plaira souverainement à Dieu, et enfin, les images des créatures disparaissant d'elles-mêmes de son esprit, il obtiendra le don de pénétrer au centre de son âme.

Qu'il n'abandonne point son pieux zèle et ses efforts à cause de son inaptitude ou de la peine qu'il ressentira au commencement. Car ceux qui apprennent un art recommencent leur travail sans se laisser rebuter par leur maladresse et leur ignorance, jusqu'à ce qu'enfin, par une longue habitude, ils aient acquis le savoir-faire et l'adresse. Plusieurs, voyant qu'au bout d'un an ou deux passés dans ces travaux, ils n'ont pas encore obtenu ce qu'ils désiraient, se découragent et abandonnent leur entreprise ; mais ils ont tort. Car, à qui veut atteindre un jour le but de la perfection, il faut de la persévérance et de la longanimité.



## CHAPITRE IV

### Les saintes aspirations, troisième moyen d'union à Dieu — Formules d'aspirations à employer toujours et en tous lieux

Pour se rendre apte au saint recueillement, l'ascète doit apprendre et confier à sa mémoire quelques aspirations douces et enflammées qu'il lancera vers Dieu. Par ce moyen, en tous lieux, qu'il se repose ou qu'il marche, il ramènera son âme à Dieu et s'unira à lui. Mais il faut éviter tout effort violent et garder la paix, pour ne pas succomber à la peine.

Voici quelques-unes de ces courtes prières qu'on pourra réciter avec fruit.

« Ô Seigneur Dieu, je suis un pécheur très vil, et indigne que la terre me porte. — Hélas ! j'ai fui loin de vous qui êtes le souverain bien, et j'habite dans une région éloignée, dans un pays où rien ne vous ressemble. — Malheureux et aveugle, je ne suis rien, je ne puis rien sans vous. Ah ! miséricordieux et doux Jésus, ayez pitié de moi ! Lavez mon âme dans votre précieux sang, purifiez-moi de tout péché et guérissez-moi parfaitement, afin que je vous plaise.

« Oh ! quand mourrai-je pleinement à moi-même et serai-je détaché de toutes les créatures ! Plût à Dieu que je fusse vraiment doux et humble de cœur, vraiment pauvre d'esprit et dépouillé ! — Accordez-moi, Seigneur, de parvenir à vous aimer pleinement dans la parfaite abnégation de moi-même et la complète mortification de tous mes vices. Vous m'avez fait un devoir de vous aimer : accordez-moi ce que vous ordonnez, et ordonnez ce que vous voudrez. Donnez-moi de vous aimer de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces et de tout mon esprit. — Daignez, par les puissances de votre très sainte âme, rétablir dans leur

intégrité et reconstituer les énergies de mon âme, brisées et anéanties. Délivrez mon esprit de toute multiplicité, dépouillez-le des images et des formes des choses périssables. Accordez-moi un cœur libre pour me perdre en vous, m'unir à vous. Que je pense toujours à vous ! Que je vous connaisse parfaitement et vous aime ardemment, et qu'ainsi je m'écoule sans cesse en vous !

« Ô bon Jésus ! Ô mon espérance et mon refuge ! Ô trois fois aimé ! Ô le plus cher de tous les êtres, mon unique Amour, mon Époux plus beau que les fleurs, plus doux que le miel ! Ô douceur de mon cœur et vie de mon âme, essence de mon essence et délicieux repos de mon esprit ! Ô ma consolation tant désirée et ma joie toute pure ! Ô beau jour de l'éternité et sereine lumière de mon âme, ma splendide retraite et mon paradis verdoyant ! Ô mon aimable auteur et mon souverain contentement, ô mon Dieu ! Que pourrais-je vouloir hors de vous ? Vous êtes mon bien véritable et éternel. Attirez-moi vers vous, pour qu'avec joie, simplicité et persévérance je coure à l'odeur de vos parfums vivifiants ! Préparez-vous en moi, ô mon bien-aimé, une habitation agréable et délicieuse, où vous puissiez venir et fixer votre demeure.

« Mortifiez et détruisez tout ce qui vous déplaît. Arrachez et jetez loin de moi tout ce qui est indigne de vous. Faites de moi un homme selon votre cœur : rendez-moi conforme à votre sainte humanité. Blessez mon âme jusqu'au fond du trait de votre amour. Enivrez mon esprit du vin de la parfaite charité. Unissez-moi intimement à vous ; transformez-moi tout entier et changez-moi en vous, afin que vous puissiez trouver en moi vos délices. Oh ! quand vous plairai-je en toutes choses ? Quand toute volonté propre sera-t-elle supprimée en moi ? Quand serai-je tout à vous ? Quand n'y aura-t-il plus de vivant en moi que votre très agréable volonté et vous-même ?

« Quand vous aimerai-je éperdument ? Quand me consumerez-vous tout entier de vos flammes dévorantes ? Quand mon âme sera-t-elle toute liquéfiée, victorieusement pénétrée de votre suavité ? Seigneur, je frappe, quand donc m'ouvrirez-vous et me montrerez-vous votre magnifique royaume, qui est en moi, et qui est vous-même avec toutes vos richesses ? Quand serai-je ravi, absorbé et caché en vous sans réserve ? Plus d'entraves ni d'intermédiaires ! Que, devenu un seul esprit avec vous, je vous sois inséparablement uni ! Ô mon unique amour, daignez achever votre œuvre sans retard, car je vous désire, je soupire après vous, je languis de votre amour... »

Le novice dans les voies spirituelles pourra méditer en lui-même ces petites prières avec un pieux et saint désir. Sans doute, le plus souvent, une ou deux lui suffiront ; cependant il lui sera parfois utile, lorsqu'il en aura le loisir, de les employer toutes, soit de cœur seulement, soit, s'il le préfère, de vive voix.

Ces seules paroles, « ô Seigneur Dieu », méditées et répétées de temps en temps avec dévotion, peuvent nous maintenir en la présence de Dieu, c'est-à-dire en Dieu même, et bannir de l'esprit toutes les images étrangères et les vaines pensées.



## CHAPITRE V

**Par d'ardentes aspirations vers Dieu, on peut atteindre rapidement à la perfection, à la sagesse de la théologie mystique et à l'union divine. — Combien sont à plaindre ceux qui négligent cette union.**

Tendre vers Dieu par de fréquentes aspirations ou oraisons jaculatoires et par de brûlants désirs, y joindre la véritable mortification et abnégation, tel est le moyen assuré de parvenir promptement et facilement à la perfection, à l'intelligence savoureuse de la théologie mystique et à l'union divine.

Les aspirations de ce genre ont la vertu de franchir et de dépasser tous les intermédiaires qui existent entre Dieu et l'âme. Toutes les fois, soyons-en sûrs, que, nous détournant des choses caduques, nous orientons pleinement notre cœur vers Dieu dans l'amour et l'humilité, Dieu vient à notre rencontre et répand en notre âme de nouvelles grâces.

Comme ils sont à plaindre ceux qui, livrés aux sens et se contentant, leur vie tout entière, de pratiques purement extérieures, négligent la partie la plus intime de leur âme et font fi de la bienheureuse union divine ! Tandis qu'ils dédaignent ainsi de se mortifier et consomment leurs années et leurs forces à ce qui n'est que très secondaire, ils ne font que peu ou pas de progrès dans la vie spirituelle et demeurent perpétuellement plongés dans les mêmes misères.

« S'unisse à Dieu qui voudra ; pour nous, nous n'en avons cure, nous n'y sommes point aptes » ; voilà ce qu'ils disent, sinon de bouche, du moins par leurs dispositions et leur conduite. Or, ceux mêmes qui sont simples et ignorants peuvent parvenir à la science de la théologie mystique et à l'union. Pour cela, en effet, il n'est point requis de posséder une pénétration d'esprit

particulière, mais simplement la pureté et l'humilité du cœur, la liberté et le dépouillement de l'esprit, et la ferveur de l'amour. L'humble et ardent amour y conduit mieux que la subtilité et la perspicacité de l'intelligence. Que dis-je, plus on sera remarquable par l'intelligence et les connaissances acquises, plus on sera éminent en science, et plus on devra se faire petit, pauvre et dépouillé d'esprit, sous peine de ne point pénétrer les arcanes de cette sagesse que Dieu seul enseigne. C'est ce que nous faisait entendre notre Sauveur lorsque, tressaillant en esprit, il dit à son Père : *Je vous rends gloire, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et les avez révélées aux petits*<sup>1</sup>.

Bons sans doute et agréables à Dieu sont les exercices extérieurs, tels que chanter pieusement les louanges de Dieu, réciter de longues prières vocales, se tenir agenouillé, donner des marques sensibles de dévotion, jeûner, veiller, etc. ; mais infiniment supérieurs sont les exercices spirituels, au moyen desquels l'homme, par d'ardents désirs, non par les sens et les images mais d'une manière surnaturelle, se porte vers Dieu pour s'unir à lui. Ceux qui, délibérément et par esprit propre, s'adonnent exclusivement aux pratiques extérieures et négligent de se mortifier et de s'unir à Dieu en esprit, ceux-là sans aucun doute, après une vie passée dans un tel état d'imperfection, auront à souffrir en purgatoire des peines d'autant plus graves qu'ils se seront plus recherchés eux-mêmes ici-bas. Dieu, dans sa bonté, ne les repousse pas : désireux d'agir en eux, il attend, espérant trouver peut-être un jour les obstacles écartés et le champ libre à son action ; il les laisse à leurs exercices et à leur manière de voir, lui qui ne contraint personne ; mais il voudrait, les obstacles étant écartés,

---

<sup>1</sup> Matth., XI, 25.

nous élever tous à sa connaissance et nous unir à lui. Son cœur souffre de nous voir nous contenter de si peu, alors qu'il est disposé à tout donner : car son désir est de se livrer lui-même de la manière la plus excellente.

Débarrassée de tout ce qu'il y a en elle de vicieux et de désordonné, l'âme tend naturellement à Dieu, son principe, comme naturellement le feu est attiré en haut et la pierre en bas. Sa place naturelle est en Dieu, en qui seul elle peut trouver le repos. Et de même que le soleil visible réfléchit nécessairement sa lumière dans le miroir sans tache qu'on lui présente, de même, purifiée et dégagée de tout, l'âme reflète les rayons très brillants du soleil invisible et reproduit excellemment l'image de cet astre divin. Hélas ! combien grands sont notre aveuglement et notre négligence ! Nous avons été créés pour jouir de Dieu, pour faire l'expérience de sa bonté infinie, et dès cet exil lui être unis dans l'avant-goût, pour ainsi dire, de la béatitude céleste ; c'est dans ce but qu'il nous a doués de la mémoire, pour nous souvenir de lui ; de l'intelligence, pour que nous pénétrions graduellement dans sa connaissance au moyen de la foi et de la contemplation ; de la volonté, par laquelle nous fixons en lui notre choix et notre amour. Pourquoi donc flétrir ces admirables puissances de notre âme en les abaissant à la pensée, à l'étude, à l'amour des seules choses d'ici-bas, ou même en les entraînant en d'infects cloaques ? De grâce, laissons ces ténèbres, détournons-nous de ces fanges, recherchons plutôt ce qui est pur et lumineux. Souvenons-nous de notre noblesse : nos âmes ont été parées à l'image même de Dieu. Secouant ainsi la torpeur et rejetant toute entrave, efforçons-nous d'adhérer à Dieu dans la plénitude de l'amour comme firent les saints Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs et les Vierges sans nombre. Entièrement morts au monde et à eux-mêmes, ils vécurent intimement unis à Dieu. Entre



tous brille, la première après son Fils pour la sainteté et perfection de la vie, la Vierge Marie Mère de Dieu.

Sans donc nous lasser jamais, élevons-nous par l'entière mortification de nous-mêmes jusqu'au parfait amour de Dieu. Celui-là aime Dieu véritablement pour qui Dieu est ce qu'il est ; qui a le goût du ciel et le dégoût de la terre ; qui, fermant à toutes choses ses sens intérieurs et extérieurs, s'applique à Dieu de toute son énergie. Dès qu'il a conscience d'avoir perdu le recueillement et d'être le jouet de pensées vaines, il les rejette aussitôt pour rentrer dans le centre intime de son âme et s'appliquer tout entier à ce bien infiniment simple qui est Dieu. Pour lui enfin la douceur du Créateur change en amertume tout ce qui est créé.



## CHAPITRE VI

**La contemplation mystique se base sur le souvenir et la méditation de la vie, de la passion et des saintes plaies du Seigneur Jésus.**

L'homme spirituel doit toujours tenir renfermé en son cœur, comme une perle précieuse en son écrin, le souvenir de l'aimable vie et passion du Seigneur Jésus. Il s'attachera à considérer dans le Christ, comme nous l'avons déjà dit, non pas l'homme uniquement, mais l'Homme-Dieu ; de la sorte il ne sera jamais loin de Dieu.

Lorsqu'il éprouvera de la difficulté à poursuivre une méditation plus relevée, qu'il revienne volontiers à l'humble considération de l'humanité du Sauveur, rappelant à sa mémoire ce qu'il a fait et souffert pour nous ; mais qu'il évite toutefois la tension et la véhémence dans l'usage qu'il fera de son imagination, de peur de se fatiguer la tête. La croix ou un crucifix, où se résume toute la passion du Christ, lui offriront le nid le plus doux ; les suaves blessures de ce très aimé Jésus lui seront sa demeure et son lieu de repos. À moins d'empêchement, qu'il pense, au milieu de ses repas, tremper chaque bouchée qu'il prend dans le sang très pur du Sauveur et puiser son breuvage à ses plaies sacrées. Un seul regard humble et amoureux donné à ces douces blessures est plus agréable à Dieu que les suaves harmonies de la voix humaine ou de l'instrument le plus mélodieux. Ah ! que de larmes de sang les amis privilégiés de Dieu ne devraient pas verser en voyant que de nos jours le souvenir des plaies infiniment précieuses du Sauveur est partout délaissé ! Et pourtant il n'est pas possible de lire ou de méditer tant soit peu la passion du Seigneur avec humilité, fût-ce même avec peu de dévotion, sans en recueillir d'admirables fruits de salut : de

même que celui qui toucherait, ne fût-ce que du bout des doigts, à quelque poudre ou quelque baume excellent ne pourrait éviter que cette poudre ne s'attachât à ses doigts ou que ce baume ne leur communiquât son parfum ; ainsi ne donnerait-on même qu'un pieux regard au divin Crucifié, ce ne serait pas sans profit.

Que l'ascète porte donc profondément imprimé dans les facultés de son âme et dans les sens de son corps le souvenir de l'humanité crucifiée du Christ, et qu'il s'y plonge tout entier. Cette humanité finira par l'élever merveilleusement jusqu'à l'image qui dépasse toute essence et toute forme, jusqu'au Verbe éternel, sagesse du Père, jusqu'à l'insondable divinité du Christ. Car l'humanité du très doux Jésus est la voie, la porte même, par où nous arrivons à sa divinité. C'est en vain que l'ascète aspirerait à la contemplation mystique, à la vraie contemplation, s'il ne consentait à s'exercer à celle de la passion du Seigneur, et à la véritable humilité. Sans ce fondement, autant il prétendrait s'élever par la contemplation, autant sa chute serait profonde.

Lors même que, surabondamment rempli des lumières de la grâce, l'ascète aurait été ravi au-dessus de lui-même et entraîné dans les profondeurs de Dieu jusqu'à se perdre heureusement en cette lumière de grâce, il devrait, une fois rendu à lui-même, ramener le regard de son cœur vers Jésus crucifié, afin d'adhérer toujours à cet aimable fondement. Car rien n'est plus avantageux que de méditer dans le Christ tantôt son incompréhensible divinité, tantôt sa très noble humanité, de s'élever à la première par la seconde pour revenir ensuite à celle-ci. Ainsi l'ascète, *comme l'arbre planté sur le bord des eaux*<sup>1</sup>, se verra merveilleusement baigné par le fleuve de la grâce céleste ; ainsi, de la façon la plus heureuse *il*

---

<sup>1</sup> Ps. I, 3.

*entrera et sortira, et, dans l'humanité et la divinité du Seigneur Jésus, il trouvera les plus délicieux pâturages*<sup>1</sup>. Il aura, de la sorte, atteint le but de tous les exercices intérieurs, qui est de s'unir d'amour à Dieu seul, par l'universel renoncement, dans le centre intime et indescriptible de l'âme entièrement libérée, de se perdre totalement dans l'aimable humanité du Christ et de se rendre semblable à lui.

Que l'ascète considère attentivement avec quelle passion et quelle joie ineffable le Seigneur Jésus s'est revêtu de notre chair et a opéré notre rédemption : quelles pensées de salut il avait alors sur nous, ayant chacun de nous présent devant les yeux de son Cœur en tout ce qu'il faisait et souffrait. Après avoir enduré pour l'amour de nous trente-trois années de pénibles travaux, il voulut enfin répandre son propre sang et subir la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse, afin d'expier les péchés que nous avons commis et ceux que nous commettons chaque jour. Que l'ascète, en se remémorant cette excessive tendresse et charité du Fils de Dieu, s'excite à lui rendre amour pour amour ; qu'il soit prêt à supporter par amour pour lui non seulement toutes les afflictions de cette vie passagère, mais même les tourments éternels de l'enfer. Qu'il compatisse du fond du cœur au Seigneur son Dieu souffrant pour lui. Si son cœur ne s'attendrit pas, qu'il lui expose sa dureté et s'en humilie. Le plus souvent, le désir de compatir est encore plus agréable à Dieu que la compassion elle-même.

Il en est en grand nombre qui repassent dans leur esprit la passion de Notre-Seigneur avec de tendres sentiments de dévotion extérieure et avec larmes, puis se dérobent quand il s'agit de mortifier leurs vices et de le suivre. Que l'ascète n'en agisse point ainsi. Mais qu'il médite la passion du Seigneur en chrétien véritable,

---

<sup>1</sup> Joann., x, 9.

avec le désir d'imiter les très saints exemples de charité, d'obéissance, d'humilité, de patience, de résignation, qu'il nous y offre. Qu'il souhaite se conformer en tout à la très sainte humanité du Christ ; que son esprit imite celui du Seigneur Jésus qui fut toujours élevé, ardent, libre, serein, tranquille, joyeux. Le Christ, en effet, lors même qu'il était suspendu à la croix et souffrait d'indicibles tourments, jouissait de la divinité selon l'esprit et la partie supérieure de l'âme, aussi bien que maintenant dans les cieux. De même aussi que l'âme du Christ fut triste, compatissante, modeste, douce, humble et mortifiée, comme son corps fut sobre, chaste, pur, honnête, laborieux et patient, ainsi soient l'âme et le corps de l'ascète. Qu'il demande avec ardeur au Christ de lui accorder pareille grâce : rien ne lui est plus nécessaire, puisqu'en cette conformité réside la suprême perfection. Oh ! qu'il est heureux celui qui a pu atteindre à une telle conformité ! Il est en possession de ce que le bienheureux apôtre Paul souhaite à tous les fidèles lorsqu'il dit : *Que le Dieu de paix vous sanctifie en toute manière, afin que tout en vous, l'esprit, l'âme et le corps se conservent sans tache pour l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ*<sup>1</sup>.

À l'exemple de l'âme du Christ, l'âme vraiment chrétienne sera saisie de tristesse à la pensée du grand nombre des humains qui non seulement ne servent pas Dieu avec piété, mais vont jusqu'à le mépriser, se souillant et trouvant leur ruine dans leurs péchés. Comment ne gémirait-elle pas de voir périr tant de créatures si nobles et si privilégiées. L'âme raisonnable, en effet, par suite de l'image de la très Sainte Trinité qu'elle a l'honneur de porter en elle, dépasse infiniment en dignité et le ciel et la terre. Si grande est sa ressemblance avec son Créateur, d'où elle vient comme de sa source, qu'au-

---

<sup>1</sup> I Thessal., v, 23.

cune créature, pas même la Vierge Marie, la plus parfaite de toutes, ne saurait en saisir pleinement l'excel-  
lence ; et par son origine, l'âme du plus humble men-  
diant ne le cède pas en dignité à celle du prince le plus  
considéré.



## CHAPITRE VII

**Du délaissement et des peines intérieures qu'ont coutume d'éprouver les contemplatifs — Que la vraie perfection ne consiste pas dans l'abondance des consolations.**

Lorsque l'ascète est privé de la consolation qui lui vient de la grâce divine, lorsqu'il est éprouvé par la froideur intérieure, la dureté du cœur, l'enténébrement des sens, les distractions de l'esprit, ou autres misères semblables, qu'il n'abandonne pas pour cela ses pieux exercices : pas d'impatience, ni de murmure contre Dieu. Qu'il ne cherche pas à fuir l'épreuve, ne relâche rien de sa vigilance à garder le recueillement, ne recherche pas les satisfactions des sens, et ne se laisse pas aller à dire ou écouter des futilités, ni à consumer son temps en besognes inutiles ; mais que, fidèle à son Dieu, s'abandonnant avec une parfaite résignation à sa volonté et à son bon plaisir, il supporte d'une âme tranquille cette tribulation. Il lui sera profitable alors de s'astreindre à l'accomplissement de choses utiles et de s'appliquer avec discrétion à quelque occupation extérieure. Qu'il prie avec humilité, qu'il serve volontiers le Seigneur dans la peine et dans l'effort, et qu'il aspire à lui, sinon avec tendresse, du moins avec bonne volonté. Car le bien qu'il accomplit sans goût au temps de cette épreuve, selon la mesure de ses forces, est pour Dieu tout ce qu'il y a de plus suave et de plus délicieux. Qu'il lui dise donc : « Seigneur, alors même que, selon vos desseins, je devrais demeurer sans consolation tous les jours de ma vie, et jusqu'au jugement dernier, ma volonté est d'être, moyennant votre grâce, entièrement prêt à supporter toutes peines pour votre amour. » Combien se trompent ceux qui croient que leurs œuvres et leurs exercices de piété ne plaisent à Dieu que lorsqu'ils sont visités et réjouis sensiblement par lui !

Non, la vraie perfection n'est pas dans la jouissance de grandes douceurs ou d'abondantes consolations : elle consiste à abandonner toutes choses et soi-même pour l'amour de Dieu, à se renoncer et à se mortifier véritablement, et, par la substitution absolue de la volonté de Dieu à sa volonté propre, à demeurer libre et tranquille en tout ce qui arrive, et à adhérer à Dieu, avec lequel on est devenu un même esprit. C'est donc par la mortification et un entier abandon qu'on parvient à la perfection vraie, et personne ne peut se flatter de la posséder tant que la chair et le sang n'ont pas été absolument vaincus en d'âpres et longs combats de tout genre, tant que la dernière goutte de ce sang n'a pas été brûlée et desséchée par le feu de l'amour divin. Il en est qui s'estiment perdus lorsque la consolation sensible leur est enlevée, et dès qu'elle leur est rendue, se croient de nouveau parfaits et très agréables à Dieu ; mais, nous l'avons dit plus haut, ils sont dans l'illusion. La plupart du temps, Dieu est présent par sa grâce là surtout où on ne le sent point ; et souvent l'aridité spirituelle est meilleure pour l'homme que ne le serait l'abondance des suavités jusqu'à la profusion. Dans l'aridité, en effet, et la stérilité, l'homme voit plus clairement qu'il ne peut rien de lui-même ; tandis que les suavités sont parfois accordées à ceux qui vivent très mal et sont loin de Dieu. Elles ne sont donc point un indice sûr de sainteté, mais seulement un moyen pour Dieu de manifester sa bonté. La sainteté vraie est dans cet empressement soutenu avec lequel l'âme se porte à tout ce qui est du service de Dieu, aussi bien dans l'adversité que dans la prospérité.

Nous pouvons sans doute légitimement demander à Dieu la consolation et la grâce sensibles, surtout au début de la conversion, afin que, goûtant les douceurs de la grâce divine, nous mourions plus promptement et



plus pleinement à tous les vices, et adhérons plus fortement à Dieu, qui est le bien suprême ; mais il y a néanmoins quelque imperfection dans une demande de ce genre, et une atteinte portée à la parfaite abnégation. Les dons et les grâces de Dieu ne sont pas Dieu lui-même ; aussi n'est-il pas permis de se reposer en eux. Ceux qui, même un tant soit peu, se reposent en ces dons, et s'approchent du sacrement d'Eucharistie pour ses douceurs, se mettent dans l'impossibilité de goûter Dieu en lui-même. Nous devons laisser complètement Dieu opérer en nous, nous donner ce qu'il veut, quand il veut, comme il veut : nous devons le laisser nous conduire, fût-ce à travers les ombres de la mort et les ténèbres de l'enfer.

Ne nous laissons donc pas aller à l'angoisse, si nous manquons de dévotion ou de cet amour sensible qui le plus souvent n'est pas pur, et si les larmes extérieures sont absentes ; ayons soin plutôt que, par l'amour raisonnable ou intellectuel, c'est-à-dire par la bonne volonté, nous soyons toujours unis à Dieu et que son bon plaisir soit notre suprême consolation. Ne serait-il pas tout à fait absurde de dire chaque jour à Dieu dans l'oraison dominicale : *que votre volonté soit faite*, et puis de nous troubler et de récriminer lorsqu'elle s'accomplit ?



## CHAPITRE VIII

### Ensemble de préceptes que l'ascète spirituel ne doit pas ignorer

#### § I

De la nourriture spirituelle de l'âme par l'oraison, l'audition ou la lecture de la parole de Dieu, et la fréquentation de l'Eucharistie

Avant l'oraison et pendant l'oraison, que l'ascète dégage son esprit, autant qu'il le peut, du souci et des images des choses étrangères ; et que, considérant avec tranquillité, respect, amour et simplicité, Dieu présent, il se mette devant lui, pour le prier et l'adorer en esprit et en vérité. Afin d'apprendre à fixer son attention, qu'il considère avec un soin tranquille, au cours de la psalmodie, les paroles qui concernent Dieu, et celles qui sont dites par lui ; et qu'il profère ces paroles ou les écoute avec religion et reconnaissance. Si cependant il ne peut pas encore fixer suffisamment son esprit, qu'il ne s'en trouble pas, mais qu'il se résigne et supplée à la perfection qui lui manque par la vraie humilité, la bonne volonté, les saints désirs. Lorsque, par l'union intime, Dieu se sera affermi, enraciné en lui, et lui en Dieu, lorsque, affranchi de la multiplicité, il sera parvenu au fond simple et nu de son âme, où Dieu se trouve en sa source première, alors il lui offrira une prière ferme et attentive.

Mais Dieu connaît la faiblesse humaine ; aussi ne rejette-t-il pas les pieuses oraisons, même faites au milieu des distractions de l'esprit, si celui qui prie le fait avec application, s'il n'est distrait que malgré lui, et s'il ne se détourne pas volontairement de Dieu. La prière vocale, c'est-à-dire celle qui s'exprime par des paroles, est comme la paille ; la prière intérieure, qui vient du

cœur, c'est le grain ; mais lorsque tout à la fois elle vient du cœur et passe par les lèvres, elle est très agréable à Dieu.

Les Heures canoniales, et autres prières auxquelles on est astreint en vertu soit d'un vœu, soit du précepte de la sainte Église ou de sa Règle, doivent être nécessairement proférées de bouche. Aucune prière n'est supérieure à celle où nous demandons à Dieu que sa très aimable volonté soit faite en nous et en tous.

Si l'ascète invoque quelque saint déjà glorifié au ciel, qu'il soit assuré que ce saint entend sa prière, même si elle n'est point exprimée à l'extérieur. Qu'il le regarde comme présent en Dieu, auquel il est uni. Toutes les prières, tous les chants, auxquels nous nous livrons pieusement en l'honneur de la Vierge Marie, Mère de Dieu, et des autres Saints, leur sont agréables sans aucun doute ; néanmoins, nous ne saurions leur offrir un hommage plus goûté ni leur faire plus grand honneur que de nous rendre, à leur imitation, pauvres d'esprit, attentifs en tous lieux à la présence divine, assidus à vivre dans l'intime de notre âme. La véritable pauvreté d'esprit consiste en cette vraie humilité du cœur qui nous fait nous abaisser au-dessous de toute créature, nous tenir dégagés à l'égard de toutes les choses caduques, renoncer à la douceur des consolations intérieures, et, malgré l'affliction, l'abattement, l'abandon, les injures et le mépris, conserver la patience pour l'amour de Dieu, sans chercher à écarter de nous toutes ces croix.

Que l'ascète écoute avec empressement et sainte avidité la parole de Dieu et la doctrine du salut, quel que soit celui qui la dispense et de quelque simplicité qu'il la revête. C'est ainsi, en effet, qu'il recueillera un fruit durable de ce qu'il aura entendu, lors même que sa mémoire ne le conserverait pas. Si les pieux discours n'excitent chez lui qu'un intérêt médiocre, qu'il en

impute la faute, non pas à celui qui parle ou qui enseigne, mais à lui-même, et qu'il s'en humilie. Qu'il s'inquiète peu des défauts que pourrait avoir celui qui parle, pourvu que celui-ci prêche la doctrine. C'est à la doctrine elle-même qu'il doit s'attacher, en tant que découlant de Dieu, sa source et son origine, se gardant bien de rechercher curieusement ce qu'est le canal par où elle lui arrive. Que sa volonté soit disposée à observer tous les préceptes utiles qui lui parviennent par le discours ou la lecture, dans la mesure où ils le concernent.

Veut-il s'appliquer aux lectures saintes ? Qu'il n'ait en vue que l'honneur et la gloire de Dieu. Ainsi son action sera pure ; elle ne le serait plus s'il avait pour mobile son propre plaisir, la satisfaction d'une vaine curiosité, ou l'accroissement de ses connaissances. Qu'il évite de lire trop, dans un temps donné, de peur de perdre la sérénité et le calme de l'esprit, et de s'en trouver intérieurement alourdi. Qu'il lise plutôt avec une application tranquille, avec appétit spirituel, sans négligence ni dédain. Les choses qui sont bonnes et salutaires, les eût-il déjà plusieurs fois lues ou entendues, qu'il les reçoive toujours comme nouvelles, sans ennui. Sûrement, s'il les lit avec humilité, piété, simplicité, application et respect, il en retirera la plus grande utilité, lors même qu'il n'en aurait qu'une intelligence incomplète. Après la lecture, qu'il rende grâce à Dieu ; et ce qu'il a lu ou entendu, qu'il le lui offre en louange éternelle, en union de son divin amour. Qu'il rumine sa lecture en lui-même, s'il en a le loisir, et qu'il demande à Dieu la grâce de pouvoir y conformer sa vie et y trouver l'accroissement de son amour. Car la prière rend la lecture merveilleusement féconde. Lorsqu'on désire atteindre à l'union intime avec Dieu, lire dans l'aimable livre de vie ce qu'il y a de plus sublime, et contempler dans le miroir incorruptible de la divinité des spectacles

ineffables, il est plus nécessaire de repasser en son esprit la passion du Seigneur, de prier, d'aspirer à Dieu, de se familiariser avec le recueillement et d'habiter en soi-même, que de s'astreindre toujours à la lecture de livres matériels.

Le pieux ascète doit s'approcher volontiers du sacrement vénérable du Corps du Seigneur. Car la réception fréquente de l'Eucharistie avec une humble dévotion le fera progresser, plus que tout autre exercice, dans la sainteté de vie et l'union divine. S'il ne peut la recevoir chaque jour sacramentellement, qu'il la reçoive du moins spirituellement au moyen de pieux désirs et d'une sérieuse préparation. C'est ce qu'il peut faire, non pas seulement une fois, mais souvent chaque jour, avec d'incalculables profits. — Ô Sacrement infiniment digne et infiniment suave, où, sous les espèces du pain et du vin, nous recevons le Christ tout entier, avec son corps, son sang, son âme et sa divinité, et la Trinité tout entière, Père, Fils et Saint-Esprit ! Car les trois Personnes étant un seul et même Dieu, une seule et même essence, ne peuvent être séparées l'une de l'autre, et puisque le Christ est Dieu, dans son corps habite la Trinité tout entière. Celui qui reçoit le corps du Christ avec la dévotion qui lui est due est purifié de tous ses péchés ; même des péchés mortels qu'il aurait commis sans le savoir ou qu'il aurait oubliés, pourvu toutefois qu'il soit dans la disposition de les confesser et d'en faire pénitence, au cas où il les connaîtrait. En second lieu, il entre en participation de tous les biens que le Christ nous a mérités par sa vie, sa passion et sa mort, et, qui plus est, de tous les mérites acquis ou à acquérir depuis Adam jusqu'au dernier des élus. Enfin, il est uni, incorporé au Christ, qui lui communique le courage et la force de résister aux vices et de s'appliquer aux vertus ;

il est orné d'une vie plus pure et plus excellente, transformé et converti en Dieu, et rempli de toute la grâce de la très glorieuse Trinité.

## § II

Le bon plaisir de Dieu doit être accepté volontiers. —  
Les jugements divins et les mystères de la foi, reçus avec révérence, et non pas scrutés curieusement

Que l'ascète embrasse et accomplisse toujours de préférence ce qui répugne davantage à la volonté propre et à la sensualité. Lui demande-t-on une chose qui n'est pas défendue ? Qu'aussitôt se renonçant lui-même, il se montre disposé à accomplir la volonté d'autrui, sans se départir toutefois d'une sage discrétion.

Il ne préférera rien à la sainte obéissance. Il aimera mieux ramasser des feuilles et du bois mort, par obéissance, que de se livrer, par sa propre volonté, à de grands travaux et à des occupations relevées. Pour l'honneur de Dieu, qu'il obéisse promptement à son supérieur, quand même celui-ci serait plein de défauts. Car il doit le regarder comme le vicaire de Dieu et sincèrement lui témoigner respect et affection. Si grande est la vertu d'obéissance, qu'au dire des anciens il est plus méritoire, alors que volontiers on jeûnerait pour honorer Dieu, d'user de viande avec retenue et modération par obéissance au supérieur ou à la sainte religion, que de jeûner au pain et à l'eau de son propre mouvement. Quiconque ne consent à renoncer à sa volonté propre et à obéir promptement ne parviendra jamais à la perfection.

Que l'ascète ait soin d'observer en lui-même les inspirations d'en-haut, écoutant en son cœur ce que lui dit le Seigneur ; ces inspirations et ces motions intérieures de Dieu, il les percevra clairement si son esprit n'est pas

encombré, distrait ni préoccupé. Qu'il s'offre sans cesse à Dieu comme un instrument vivant, et se tienne toujours prêt à accomplir son bon plaisir, disant avec le bienheureux Apôtre : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse*<sup>1</sup> ? Qu'en aucune chose absolument, en aucun exercice, il ne s'oppose à la volonté de Dieu ; qu'en aucune manière d'être, en aucune habitude si sainte qu'elle puisse être, en aucune action, il ne permette à l'esprit propre de se manifester.

Qu'il suive les méthodes et procédés que le Seigneur intérieurement l'incite et le pousse à suivre, comme susceptibles de l'enflammer plus vivement d'amour pour Dieu et de l'unir à lui plus étroitement. La voie qui conduit à Dieu est une au fond ; mais multiples sont les moyens d'y cheminer. Lorsqu'il doutera si l'inclination qu'il ressent est de Dieu, qu'il examine s'il est dans la disposition d'obéir sans réserve à la volonté divine au cas où elle lui serait clairement connue. S'il est vraiment dans cette disposition, et s'il prie Dieu de l'éclairer et de l'instruire, qu'il sache que cette sollicitation intérieure qu'il ressent fréquemment est de Dieu, pourvu qu'elle n'aille point contre les saintes Lettres ou l'enseignement de l'Église. En matière grave cependant, il vaut mieux consulter les personnes expérimentées et suivre humblement leur avis, à cause des ruses du démon, qui parfois se transforme en ange de lumière.

Tout ce que l'ascète voit de beauté dans les choses créées, tout ce qu'il y ressent de suavité, tout ce qu'il y découvre de perfection, qu'il le tourne à la louange de Dieu, source et principe de toutes choses ; et s'élevant au-dessus des créatures fragiles, qu'il s'attache à lui d'un amour sincère. Le possédant, il possédera toutes choses. Car Dieu contient en lui-même, avec une plénitude sans bornes, tout ce qui charme, tout ce qui est capable de

---

<sup>1</sup> Act., IX, 6.

plaire. Toutes les perfections réparties entre les créatures se trouvent rassemblées en lui. Étant l'archétype, l'exemplaire de tout, il est lui-même toutes choses : il est l'être incréé de tout. Il a eu dans sa science éternelle les divines raisons et idées des choses qu'il a faites ; et ce qui a été créé par lui, toujours a été connu de lui, toujours a vécu et vivra dans son intelligence. C'est pourquoy l'Évangile dit : *Ce qui a été fait, était vie en lui*<sup>1</sup>. Nous-mêmes étions en Dieu de toute éternité quant à l'idée : *en lui*, dis-je, nous avons eu et avons encore un être incréé, *en lui* en qui, c'est-à-dire en la pensée de qui, toutes choses vivent à jamais, et *sont vie*. Dans l'essence de Dieu sont donc les exemplaires de toutes choses ; et cette même essence divine est l'exemplaire unique, l'idée unique, de toutes choses. Toute la multitude des êtres est, en effet, ramenée à l'unité en l'essence de Dieu, très simple et au-dessus de toutes les essences : tout est un en Dieu. En lui sont les exemplaires des choses dans toute leur vérité et perfection, et à jamais incorruptibles. Ce que nous voyons en ce monde sensible n'est en quelque sorte, à l'égard de ce qui est véritablement, que symboles et signes destinés à s'effacer et à disparaître avec le temps. La beauté, la grâce, la suavité, l'opulence, la dignité, la perfection de toutes les créatures, ne sont rien comparées à la beauté, la grâce, la suavité, l'opulence, la dignité, la perfection du Créateur : telle la gouttelette d'eau qui n'est rien comparée à l'Océan. N'en doutons pas, le ciel, la terre et tout ce que Dieu a créé ou pourrait créer, car il pourrait s'il le voulait créer nombre de mondes bien supérieurs à celui-ci, tout cela, dis-je, comparé à Dieu lui-même, est aussi chétif, aussi misérable qu'une pointe d'aiguille comparée à l'immense étendue des cieux. Comme l'Auteur suprême, notre Dieu, est éternel, sans commencement

---

<sup>1</sup> Joann., I, 3, 4.



ni fin, de même est-il immuable, à l'abri de toute vicissitude ou tout changement, toujours le même.

Que l'ascète ne recherche pas, s'il ne veut se tromper, pourquoi Dieu laisse dans l'erreur et l'aveuglement celui-ci et non celui-là ; mais que, laissant à Dieu ses jugements qui sont impénétrables, il sache bien qu'il ne fait rien, qu'il ne permet rien d'injuste. De même, qu'il ne scrute pas témérairement les mystères de la très profonde et incompréhensible Trinité, qu'il n'en parle pas à la légère, mais qu'il garde avec simplicité la foi vraie et entière au Dieu un en trois Personnes, sachant qu'il est aussi impossible à l'homme d'expliquer le mystère de la Sainte Trinité, que de toucher du doigt la cime des Cieux. Qui, en effet, comprendra comment le Père se contemplant lui-même, et sondant par une connaissance à laquelle rien n'échappe l'abîme de son éternelle essence, profère dans une abondance de délices son Verbe, engendre son Fils ? Car c'est en se connaissant lui-même qu'éternellement le Père engendre son Fils. Qui comprendra comment le Saint-Esprit procède, émane, du Père et du Fils ; comment le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont vraiment un quant à l'essence et pourtant distincts en tant que personnes ; et comment chaque Personne contient en elle-même les deux autres ? Il y a quelque chose d'infiniment plus avantageux que de discourir de ces mystères, c'est d'en recevoir quelque connaissance expérimentale. Ceux que Dieu illumine d'une manière éminente, et qui ont atteint l'union mystique avec lui, connaissent avec plus de certitude ce qui touche à la foi catholique et à ses mystères, que nous-mêmes ne connaissons les choses que nous voyons de tout près, des yeux de notre corps. Que l'ascète ne cherche donc pas non plus à approfondir le mode de présence du Corps réel, vivant et immortel du Christ au sacrement de l'Eucharistie ; mais plutôt, fermement persuadé que rien n'est impossible à Dieu,

qu'il conserve pure et inviolable sa foi aux choses que l'intelligence et la raison ne peuvent saisir.

### § III

#### De la lutte spirituelle contre les tentations et les adversités

L'ascète expérimenté ne se décourage jamais à la vue des tentations qui lui surviennent, car la perfection des vertus s'acquiert par de courageux combats. C'est pour notre utilité que Dieu laisse en nous les inclinations vicieuses. C'est afin que, leur résistant virilement dans le présent, et les combattant comme il convient, nous soyons couronnés un jour glorieusement dans les cieux. Il n'est pas à propos que nous parvenions rapidement à la perfection sans l'assaut des tentations. La terre n'a pas coutume de produire de riches moissons avant d'avoir passé par les rigueurs de l'hiver. Sans aucun doute, ceux qui sont très enclins au vice et n'écartent qu'avec peine le souvenir des choses caduques, tant il est ancré dans leur esprit, pourvu qu'ils s'appliquent soigneusement à se mortifier et à se dépouiller, s'élèveront beaucoup plus haut que ceux qui ne sont pas ainsi portés au vice et se débarrassent facilement des images des choses périssables. Car le portrait du prince sculpté dans la pierre, au prix d'un long et pénible labeur, a plus de prix que celui que la main du modelleur imprime sans difficulté sur la terre molle. Et si celui qui combat généreusement sort de cette vie encore imparfait, il sera retenu quelque temps en purgatoire pour y être entièrement purifié ; mais il obtiendra, dans le royaume des cieux, un rang beaucoup plus élevé que tel autre moins courageux et moins fervent, lors même que ce dernier serait allé vers Dieu sans passer par le purgatoire.

Les parfaits eux-mêmes éprouvent parfois dans leurs puissances inférieures et animales des mouvements déréglés et vicieux, encore que leur raison et leur volonté s'y opposent. Alors, sans doute, la tempête sévit dans l'homme extérieur, mais dans l'homme intérieur la paix demeure entière. Que l'ascète ne croie donc pas perdre la grâce divine à cause de ce qu'il subit malgré lui dans la partie inférieure de son être. Dieu tire souvent le salut de ses élus de cela même qui semble le plus contraire à leur salut ; et c'est pourquoi il permet quelquefois qu'ils soient en butte à des tentations honteuses, horribles, infernales.

En pareil cas, que l'ascète s'abandonne entièrement à Dieu, demeurant intérieurement en lui-même. Qu'il n'omette pas de s'approcher de la Table Sainte ou d'accomplir d'autres bonnes actions. Car, quelque violence que lui fassent ces tentations, tant qu'il n'y consent point, il n'en éprouve aucun détriment pour son salut. Des blasphèmes et autres insanités que le diable a coutume de suggérer, qu'il ne fasse pas plus de cas que des mouches qui voltigent autour de lui. Qu'il s'en détourne aussitôt ; et s'il se voit poursuivi avec importunité et véhémence, qu'il fasse le signe de la croix et invoque Dieu en disant : « Seigneur, conservez-moi pur devant vous. J'aimerais mieux mourir mille fois que de consentir à cette iniquité, à cette horrible suggestion. » Qu'il ait recours à l'arbre de la croix ou à la passion du Sauveur. Et s'il en venait à ressentir un tel abandon que Dieu semblât lui dire : « Retire-toi de moi, je ne te connais pas, tu ne me plais point », que même alors il n'abandonne pas l'espérance ; mais que, plein de foi, il dise avec le bienheureux Job : « *Quand il me tuerait, je ne laisserais pas d'espérer en lui*<sup>1</sup> : et me trouvé-je plongé au fond de l'enfer, il me délivrera. » Et, se tournant vers le

---

<sup>1</sup> Job, XIII, 15.

Seigneur, qu'il ajoute : « Ce que je supporte, Seigneur, m'est à la vérité bien pénible, et me semble de peu de convenance et d'utilité ; mais vous, qui ne permettez rien sans motif, vous savez pourquoi je suis ainsi éprouvé. Aussi je me confie à votre bonté, et vous remets absolument mon être tout entier. » Qu'il croie qu'il ne peut être abandonné de Dieu, si lui-même ne l'abandonne pas. Connaissant la faiblesse humaine, Dieu est attentif à modérer les tentations qui surviennent à ses élus, de peur qu'ils ne soient chargés au-delà de ce qu'ils peuvent porter ; tout comme une mère très aimante qui devêt son enfant en face du feu a soin de tenir la main entre la flamme et l'enfant, de peur qu'il ne soit incommodé par trop de chaleur.

Que l'ascète, se rappelant la passion du Seigneur et ses propres péchés, supporte volontiers toute tribulation et angoisse de cœur ; de quelque manière et de quelque part qu'elle lui vienne, qu'il la reçoive comme ne venant que de la main du Seigneur, alors même qu'il se la serait attirée par sa faute. Qu'il soit prêt, si Dieu le veut ainsi, à vivre dans la douleur et l'affliction, même jusqu'à son dernier jour. Car rien ne peut arriver à l'homme de plus profitable que la tribulation, soit extérieure, soit intérieure. Il n'y a pas de signe plus certain de l'élection divine que de supporter humblement et patiemment la tribulation pour l'amour de Dieu. Elle est en effet le précieux et brillant anneau des fiançailles divines.

Souffrir pour Dieu est chose d'un si grand prix, que l'homme devrait à bon droit se réputer indigne de cet honneur. Supporter pour Dieu d'une âme égale une gêne, si petite soit-elle, l'emporte incomparablement sur l'accomplissement de nombreuses et importantes bonnes œuvres. Une incommodité quelconque est dans une certaine mesure la représentation de la très excellente passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par elle, l'homme peut mériter une participation plénière à

cette divine passion. C'est par le moyen de la tribulation que les dons de Dieu parviennent à l'homme ; ou s'ils la précèdent, c'est elle qui les conserve. Tout ce que nous souffrons dans le présent, Dieu l'a prévu de toute éternité, et il sait que nous souffrirons cela de telle manière, et non de telle autre. Jamais il ne permettrait à l'égard de ses élus la moindre adversité, même le moindre souffle contraire, s'il ne savait que cela est expédient pour leur salut. Par le froid, le chaud, la faim, la soif, l'infirmité, et toutes autres afflictions, non seulement il purifie, mais il orne merveilleusement nos âmes ; de même un peintre habile a coutume de perfectionner une image par l'addition de lignes et de couleurs ; de même encore une noble jeune fille, à l'instant d'épouser un prince illustre, ajoute à son vêtement l'or et les pierres précieuses, et se pare d'ornements variés.

Dieu dit à ceux qu'il a glorieusement choisis et s'est spécialement réservés : *Quiconque vous touche, me touche à la pupille de l'œil*<sup>1</sup>. Néanmoins, plutôt que de ne pas les voir purifiés et embellis par la tribulation, il permettrait et aux démons et aux hommes, aux éléments et à toute créature, de les opprimer et de les accabler. Toute affliction et amertume doit donc être endurée patiemment, pour nous faire éviter l'enfer et le purgatoire. L'âme, en effet, vraiment pure et abandonnée s'envole aux palais du royaume céleste dès qu'elle sort du corps.

« Lorsque celui qui est visité par l'affliction ou la douleur, a dit un ami de Dieu, s'abandonne à Dieu humblement et persévéramment, cet abandon est devant le Seigneur comme une cithare aux sons mélodieux, aux accords de laquelle le Saint-Esprit, faisant retentir les chants les plus suaves, charme merveilleusement les oreilles du Père céleste par quelque mélodie intérieure et cachée. Dans cette cithare, les cordes les

---

<sup>1</sup> Zach., II, 8.

plus fortes, c'est-à-dire les énergies de l'homme extérieur, de toutes parts envahies par la douleur, rendent un son bas et lugubre ; tandis que les cordes plus délicates, c'est-à-dire les forces de l'homme intérieur, qui, dévouées sans réserve, se maintiennent dans un abandon spontané et patient, rendent un son élevé et plein de charme. La partie sensible de nous-mêmes gémit sous la souffrance, mais la partie supérieure et raisonnable demeure dans la sérénité. Et sans nul doute, l'âme devient l'épouse de prédilection de l'Époux éternel et reine à un titre spécial, lorsque le feu ardent des afflications ravage la moelle de ses os, opérant en elle ce même travail de préparation que le feu matériel doit accomplir sur la cire pour la rendre apte à recevoir l'image que l'ouvrier veut lui imprimer. Certes, si l'Ouvrier suprême doit imprimer en l'âme l'image très noble de son essence éternelle, il est nécessaire que l'âme, déposant sa forme ancienne, soit surnaturellement changée et transformée. Comment, en effet, revêtir une autre forme, si l'on n'a auparavant dépouillé et quitté la sienne propre ? Dieu tout-puissant prépare l'âme à cet heureux changement, à cette transformation, par les plus rudes épreuves ; car il a coutume de plonger tout entier dans une mer d'amertume, et non pas de soumettre à de douces et molles purifications, celui qu'il a résolu d'orner des dons les plus rares et de transformer d'une manière sublime. »

#### § IV

##### De la manière de purger l'âme des péchés et imperfections quotidiennes

Lorsque l'ascète vient à faillir, qu'il n'impute son péché qu'à lui seul ; qu'il s'afflige et s'attriste plutôt d'avoir offensé Dieu, le plus fidèle et le plus doux des

pères, que d'avoir mérité d'être puni de graves ou même d'éternels châtimens. Qu'il ne cherche pas à fuir la peine de ces reproches amers que Dieu lui inflige alors à l'intérieur, mais qu'il la supporte comme un remède salutaire. Qu'il juge sévèrement ses fautes, mais sans désespérer néanmoins. Si la chute l'a rendu humble et plus prudent, le résultat n'est pas déjà si mauvais. Lors donc qu'il est tombé, qu'il ne recherche pas trop scrupuleusement comment cela s'est fait, et qu'il ne discute pas en lui-même sa faute plus longtemps qu'il ne convient, comme s'il se cachait de Dieu ; mais qu'aussitôt il se réfugie en lui, et, se tournant vers le Christ avec un cœur contrit et aimant, qu'il dise : « Seigneur, je recours à vous, je reconnais ma faute. Soyez propice au pécheur que je suis. Je jette mes iniquités et mes négligences dans l'abîme de vos miséricordes. Je renonce à tout ce qui vous déplaît, et tout ce qui n'est pas vous, je le laisse. Je fais le ferme propos moyennant votre grâce de me corriger. Lavez-moi dans votre précieux sang. J'espère en vous, mon Jésus tout clément, et j'embrasse votre aimable droite, qui toujours me soutient dans mes chutes. »

Le péché commis, il vaut infiniment mieux se retourner aussitôt vers Dieu et aller droit à lui, que de demeurer longtemps occupé à examiner sa faute, car la difformité contractée ne saurait être déposée nulle part mieux qu'en Dieu, qui est la source inépuisable de la miséricorde, et ne peut faire autrement que de venir en aide et de pardonner à celui qui l'invoque avec humilité et confiance, eût-il commis mille fois tous les péchés du monde. Un peu de lin jeté dans un feu ardent est consumé moins vite que Dieu n'est prêt à pardonner à l'âme vraiment contrite de ses péchés. Entre la bonté de Dieu et le pécheur pénitent, plus rien qui s'interpose. La meilleure pénitence, la parfaite contrition, c'est d'être humble de cœur, c'est de détourner sa volonté de tout

péché, de tout ce qui met obstacle à l'amour divin, et de la porter tout entière vers Dieu lui-même. Oh ! combien le Seigneur notre Dieu ne doit-il pas être doux à nos cœurs, lui qui nous aime infiniment plus que nous ne nous aimons nous-mêmes ! qui vient à nous avec tant d'empressement, s'offre à nous avec une si extrême libéralité, bien que cependant notre malice et notre ingratitude nous en rendent absolument indignes. La plupart du temps il réjouit nos cœurs des consolations de sa grâce, sachant bien pourtant qu'une heure ne se sera pas écoulée que nous ne soyons retombés dans le péché.

Que l'ascète ne se trouble pas au sujet des imperfections dont il est impuissant à triompher ; mais que, s'abandonnant à Dieu, il les considère comme un engrais qui, répandu sur le champ de son âme, lui fait porter un fruit plus abondant. Dieu laisse souvent, même à ses élus les plus chers, quelques taches spirituelles, quelques petites choses répréhensibles, tantôt un fort penchant à la colère et à l'emportement, tantôt la lutte longue et pénible contre les premiers mouvements de leurs passions, afin que, connus d'eux-mêmes et des autres, ils s'humilient davantage. Par là, les grâces qu'ils ont reçues du Seigneur demeurent cachées comme le feu sous la cendre et se conservent plus sûrement.

Souvent il arrive que ceux qui sont encore pleins d'eux-mêmes et grands à leurs yeux montrent plus d'énergie pour apaiser en eux les premiers mouvements, plus de courage pour supporter les adversités extérieures, que les amis de Dieu humbles et vraiment abandonnés. Ceux-ci, en effet, dans l'adversité, demeurent tranquilles selon l'homme intérieur, mais d'ordinaire dans la partie sensible de leur être, ils sont troublés et ils frémissent devant la souffrance. Que l'ascète demande donc au Christ de suppléer à toutes ses imperfections. S'il est patient, il méritera d'entendre enfin le Christ lui



dire en son cœur : « Je te rends grâce, mon fils, de ce que, supportant jusqu'au bout tes défauts avec patience, tu as porté ma croix avec moi. »

Que l'ascète évite toujours, comme de graves obstacles, une trop grande crainte, la pusillanimité et la tristesse excessives, les scrupules de conscience superflus, et les sollicitudes qui nous enlacent. Toutes ses affaires, toutes ses difficultés, qu'il les jette en Dieu avec une humble et entière confiance ; et Dieu y pourvoira, pour le dedans comme pour le dehors, mieux que n'y pourraient pourvoir toutes les créatures. Le plus souvent Dieu laisse ceux qui s'embarrassent trop dans les soucis et les actions extérieures et n'osent ou ne veulent se confier en lui faire l'expérience de leur dénuement et de leur misère, afin que par là ils reconnaissent combien peu ils peuvent par leur propre industrie. Que l'ascète n'accueille donc les soucis qu'avec modération et selon qu'il convient. Qu'il n'examine pas anxieusement en lui-même s'il lui faudra après cette vie expier encore ses péchés en purgatoire ; mais que, s'abandonnant entièrement et s'en remettant tranquillement pour tout à la volonté, à la providence, au bon plaisir de Dieu, il accepte avec reconnaissance tout ce que Dieu trouvera bon de faire à son égard dans le temps et dans l'éternité. Qu'il espère avec une confiance inébranlable que Dieu dans son extrême miséricorde voudra bien lui pardonner ses péchés ; mais qu'il ne demande ni ne souhaite de se voir épargner le châtement. Comme il chérit la divine miséricorde, qu'il chérisse la divine justice, tellement qu'il soit prêt à souffrir pour ses péchés les supplices même de l'enfer, si l'honneur de la divine justice l'exigeait et si Dieu le voulait. En se conduisant ainsi il pourra recevoir rémission entière, et de la coulpe et de la peine.

Quels que soient ses travaux et ses peines, il doit reconnaître qu'ils sont inférieurs à la satisfaction qu'en

bonne justice ses innombrables péchés exigeraient. Aussi, dans le bien qu'il accomplit, dans les maux qu'il souffre, sa pensée sera-t-elle surtout d'apaiser Dieu qu'il a offensé, de lui plaire, et d'obtenir son amitié. Qu'il ait en vue l'honneur de Dieu, son amour et sa volonté, lui offrant en satisfaction pour ses péchés les mérites, les travaux, les actions, les douleurs, les blessures du Christ, comme ayant toute vertu pour satisfaire pleinement.

Qu'il ne se fie pas imprudemment en sa bonne volonté et en ses résolutions, si fermes qu'elles puissent être, ni en l'habitude longtemps gardée, ni en son industrie, son courage ou sa vigilance, ni dans les dons qu'il a reçus de Dieu ; mais qu'il mette son espérance en Dieu seul, en sa miséricorde, et dans le seul secours de sa grâce. Car, sans lui, il ne peut en aucune manière ni entreprendre quelque bien ni y persévérer. Qu'il se défie donc de lui-même, pour se fier à celui qui peut tout. Qu'il ne s'attribue jamais rien de ce qu'il peut faire, dire, ou penser de bien, mais qu'il en renvoie à Dieu tout l'honneur, se renfermant toujours dans son néant, et se préférant ceux mêmes qui semblent vivre le plus mal. En vérité, s'il y a quelque bien en nous, il vient de Dieu uniquement, car nous-mêmes, nous sommes portés à tout mal ; et si la grâce de Dieu ne nous soutenait, nous tomberions dans des péchés innombrables et très graves. C'est à juste titre que le Seigneur dit : *Lorsque vous aurez accompli tout ce qui vous a été commandé, dites : nous sommes des serviteurs inutiles*<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Luc, XVII, 10.

## Du soin de son avancement et de l'examen quotidien

Quels que soient les progrès de l'ascète, qu'il ne se relâche jamais dans ses désirs d'avancement. Durant le temps de cet exil en effet, il ne pénétrera jamais à ce point les hauteurs et les profondeurs de la Divinité, qu'il ne puisse à un moment donné y entrer plus avant. Qu'il se conduise donc toujours, dans le sentiment de sa petitesse et de son humilité, comme s'il ne faisait que commencer. Tant qu'il vivra, il trouvera probablement toujours en lui quelque chose à mortifier. Il peut être arrivé à ce point que la vue des créatures mortelles ne l'émeuve plus d'aucune sorte ; les créatures les plus belles lui pourraient être présentées sans captiver son regard, non qu'il éprouve un sentiment de haine à leur égard, mais parce qu'il ne fait aucun cas de la beauté vaine et périssable. Mais, quand il serait parvenu à ce degré de perfection, il devrait encore se garder avec soin, et se surveiller étroitement jusqu'à la mort. Bien qu'en tous lieux et avec toute espèce de personnes, il soit possible d'être attentif à la présence de Dieu et de lui demeurer uni, il est cependant convenable qu'il opte toujours, s'il le peut, pour la retraite et l'éloignement absolu du monde, afin de ne pas s'exposer aux occasions de chute.

Le soir, au moment de se livrer au repos de la nuit, qu'il écarte les occupations qui conviennent moins à cette heure, qu'il réfléchisse à ce qu'il a fait de mal en ce jour, à ses divers manquements, à la somme de ses négligences et de ses ingratitude ; qu'il confesse à Dieu ses péchés, avec le ferme propos de les confesser aussi au prêtre en temps convenable, et, avec le secours du Seigneur, d'amender sa vie ; qu'il se mette au lit en toute modestie, et, fixant son esprit aux choses du salut, qu'il s'endorme au milieu de saintes pensées et de pieux

désirs, de manière à pouvoir dire avec l'Époux : *Je dors, mais mon cœur veille*<sup>1</sup>.

Le matin, aussitôt éveillé, qu'il dirige vers Dieu avec amour et joie sa première pensée, son intention, ses affections ; qu'il s'offre à Dieu en louange éternelle. Si en se réveillant il se trouve appesanti au point de n'avoir pas la liberté de se tourner vers Dieu, qu'il ne s'en affecte pas à l'excès, mais qu'il supporte avec humilité et patience cette incommodité. Car Dieu mesurera sa dévotion non d'après cette pénible impuissance intellectuelle du début, mais d'après sa bonne volonté et les œuvres saintes qui s'ensuivront. Si en dormant il s'est trouvé atteint par quelque impureté, dès son réveil qu'il se ressaisisse, qu'il répudie tout ce qui est capable de souiller et qu'il se confie dans le Seigneur.

Qu'il ne se fie pas imprudemment aux songes et aux visions. Car le diable trompe facilement ceux qui s'appuient sur ces choses, les désirent et en font grand cas. Quelqu'un eût-il eu pendant dix ans de vrais songes et de vraies visions, il pourra arriver une fois que le malin esprit, se transformant en ange de lumière, s'y mêle pour renverser l'homme imprudent. Il faut examiner les visions à la lumière de la Sainte Écriture et des écrits des Saints : si elles concordent en tout point avec eux, on peut les admettre ; sinon, il les faut rejeter. Il y a lieu d'observer aussi si celui qui a été favorisé de révélations est vraiment humble. Car une révélation divine rend pauvre en esprit, abandonné, souple ; au contraire, les illusions diaboliques rendent orgueilleux, obstiné, insensible.

Il est vrai de dire que fréquemment les amis particuliers de Dieu, les parfaits, ont des extases et des visions extraordinaires. Tantôt au moyen de paroles ou

---

<sup>1</sup> Cant., v, 2.

d'images corporelles, tantôt au moyen de représentations intellectuelles ou d'une lumière intérieure, ils reçoivent la connaissance de vérités nécessaires à eux-mêmes ou à d'autres, et parfois sont éclairés sur l'avenir. Ce qu'ils en peuvent exprimer tant bien que mal ne répond pas à la plus haute réalité, car ce qu'ils ressentent lorsqu'ils sont ravis en Dieu et intimement unis à lui ne peut être ni rendu par le langage, ni saisi par l'intelligence. Les parfaits néanmoins ne prennent jamais leur repos en aucun don de Dieu.

Il arrive parfois, au contraire, que certains hommes très imparfaits, saisis d'une sorte de torpeur et de sommeil, ou même d'extase, voient des choses extraordinaires au moyen de formes et d'images. Mais ils abusent facilement des dons de Dieu, soit par vaine gloire, soit par la délectation qu'ils y trouvent.



## CHAPITRE IX

**De l'intention que l'ascète doit avoir dans l'accomplissement de ses œuvres : les recommander à Dieu, les unir à celles du Christ et suppléer à leurs imperfections par les mérites du Sauveur**

Il est essentiel pour l'homme spirituel de s'habituer à diriger toutes ses actions en vue de la gloire de Dieu et à unir la prière et les pieux désirs, tout ce qu'il fait et ce qu'il souffre aux œuvres et aux souffrances du Christ. Car, par ce moyen, ses actions et ses épreuves, de chétives, pauvres et méprisables qu'elles sont par elles-mêmes, deviennent éclatantes, remarquables et très agréables à Dieu, les mérites de Jésus-Christ auxquels elles sont unies leur communiquant une dignité infatigable : ainsi une goutte d'eau jetée dans un vase plein de vin y est comme absorbée par le doux breuvage dont elle prend la couleur avec le goût exquis. Les bonnes œuvres de celui qui accomplit une semblable pratique l'emportent incomparablement sur celles d'un homme qui la négligerait complètement.

L'ascète qui ne se contenterait pas de cette intention intérieure dans laquelle on cherche l'honneur de Dieu sans le secours de la parole pourra dire au Père éternel avant d'accomplir ses bonnes actions : « Père saint, je m'offre à vous avec tous mes actes en union avec l'amour de votre Fils bien-aimé ; et je vous supplie de daigner agréer tout ce que je fais pour l'éternelle gloire de votre Nom et pour le salut de tous les hommes. » Il peut aussi s'adresser au Christ en disant : « Seigneur Jésus-Christ, vous qui par votre divinité habitez en moi, daignez faire cette œuvre par mon intermédiaire, selon votre bon plaisir, pour le salut de tous les hommes. »

Avant de prendre son repas ou de se coucher, il dira avec profit : « Seigneur Jésus, pour l'honneur et la gloire

de votre Nom, donnez-moi de prendre ma réfection avec tempérance, ou de goûter le repos en toute modestie, en union de cette immense charité avec laquelle vous, mon Dieu fait homme pour moi, vous avez consenti à prendre de la nourriture et du repos. »

Pendant le repas même, il en est qui aiment à méditer quelques paroles comme les suivantes : « Que la vertu de votre divin amour, mon bien-aimé Jésus, m'incorpore et m'unisse intimement à vous » ; et en buvant : « Que la douceur de votre divine charité, très aimant Jésus, s'écoule en mon cœur et pénètre toute ma substance pour votre éternelle gloire. » Ceux qui vivent dans un monastère ou appartiennent à un ordre religieux où l'on fait une lecture pieuse pendant le repas doivent être attentifs à ce qu'on lit, s'ils en ont l'intelligence.

L'ascète confiera ses œuvres et ses exercices, pour qu'il les corrige et les rende parfaits, au Cœur pieux et suave comme le miel du Seigneur Jésus, à ce Cœur inséparablement uni à l'intime de la Divinité et source de tout bien ; et il les offrira à la gloire éternelle de Dieu de cette manière ou semblablement : « Bon Jésus, cette œuvre, ces exercices que j'ai accomplis, je les confie à votre divin Cœur pour qu'il les corrige et les rende parfaits ; et je vous les offre pour votre gloire éternelle et le salut de toute votre Église, en union de ce très doux amour qui vous a porté, vous notre Dieu, à vous incarner et à mourir pour nous » ; ou encore : « en union de vos œuvres et de vos exercices très parfaits ».

C'est par une offrande semblable, s'il le veut, qu'il unira ses prières et ses jeûnes aux prières et aux jeûnes du Seigneur ; ses repas et son sommeil, à cette inestimable charité par laquelle Jésus-Christ lui-même, fait homme pour nous, a pris en son corps sur cette terre ses repas et son sommeil. Il pourra offrir aussi ses paroles en union des très saintes paroles du Christ ; unir les larmes qu'il lui arriverait de verser à ses larmes très

pures, etc. S'il fait son oblation au Père, il présentera ses œuvres, exercices et paroles en union des œuvres, exercices et paroles du Fils ; ou bien il pourra s'exprimer ainsi : « Père saint, je vous offre mes exercices, mes paroles par votre Fils unique, en la vertu de l'Esprit-Saint, pour la louange éternelle de votre Nom et le salut de tous les hommes. »

Quant à ses épreuves, petites ou grandes, extérieures ou intérieures, il peut également les offrir en cette manière : « Très doux Seigneur Jésus-Christ, cette épreuve, cette tribulation, cette difficulté, cette tristesse, cette tentation, ces douleurs, ces infortunes et toutes les afflictions que j'ai jamais souffertes, je vous les offre en union de votre vénérable passion » ; ou : « en union de tout ce que vous avez jamais supporté pour moi, je vous les offre pour la gloire éternelle de votre Nom et le salut de toute votre Église ». Ou il dira au Père : « Père saint, toutes mes épreuves, je vous les offre en union de la très sainte passion de votre Fils bien-aimé, pour la gloire de votre Nom, etc. »

Pour corriger, expier et réparer pleinement ses péchés et ses négligences, pour les péchés et le salut des vivants et des morts, il offrira à Dieu le Père les mérites de Jésus-Christ : son incarnation, sa nativité, sa vie, sa passion, sa mort, sa résurrection et son ascension ; ou bien il offrira spécialement l'humilité, la patience, la continence, l'innocence du Sauveur pour sa superbe, son impatience, son incontinence, sa malice ; ou encore il dira au Christ : « Oh ! mon Seigneur, répondez pour moi et faites satisfaction pour mes péchés, en offrant au Père les mérites de votre très sainte Humanité. » Il pourra aussi offrir pour ses péchés et ceux d'autrui, lorsque le prêtre l'aura consacrée, l'Hostie du Corps du Seigneur. Cette même Hostie sainte, disons-le en passant, peut être présentée pour accroître la joie et la gloire des saints déjà glorifiés dans le ciel. De même le très doux



Cœur de Jésus, trésor de toute béatitude, peut être offert aux saints eux-mêmes pour augmenter leur gloire.

Si l'ascète demande au nom du Fils le pardon de ses péchés ou toute autre grâce de salut, il l'obtiendra très facilement. Ainsi est-ce avec fruit qu'il dira au Père : « Père très clément, ayez pitié de moi, soyez propice à un pécheur, pardonnez-moi par votre Fils unique mes fautes et mes négligences. » Car toute demande et toute offrande faite par les mérites du Fils est infailliblement très agréable à Dieu le Père : comme un objet, regardé à travers une pierre transparente ou un cristal aux reflets d'or ou de pourpre, apparaît nécessairement doré ou empourpré. Le Père, en effet, n'a rien ni au ciel ni en terre de plus cher que son Fils unique. Aussi notre Mère l'Église a-t-elle l'habitude de terminer ainsi ses demandes : Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

L'ascète pourra aussi, en ces termes ou d'autres équivalents, prier le Christ de suppléer à ses imperfections : « Bon Jésus, trop imparfaits sont mon service, ma louange, mon désir, et mon amour pour vous ; je suis encore trop loin de la vraie abnégation de moi-même et de la mortification ; de la véritable humilité, douceur, patience, charité, pureté ; je vous demande donc de daigner suppléer à ce qui me manque en offrant à votre Père votre Cœur divin. » Ou il dira : « Je remets à votre divin Cœur pour les corriger et les rendre parfaits la tâche de louange que j'ai accomplie en votre honneur et mon service tiède et distrait. Je vous les offre pour la gloire de votre Nom et le salut de toute votre Église, en union de cet amour avec lequel vous avez ici-bas prié et loué votre Père. Je vous supplie de vous louer parfaitement en moi. » Quand ceci est dit avec humilité, il est certain que Jésus-Christ supplée à l'indigence de l'homme. Croyons-le, et il en sera sûrement ainsi. Car nous obtenons nécessairement de Dieu tout ce qui nous est utile, si nous savons l'attendre avec une confiance

humble et assurée. Celui qui demande à Jésus-Christ de satisfaire pour lui et qui recourt à ses mérites pour s'en parer est semblable, s'il demeure malgré cela méticuleux et hésitant, à l'homme qui aurait dépouillé un habit pauvre et sordide pour revêtir des ornements princiers, mais qui, ne sachant pas donner à sa démarche la noblesse et la solennité qu'exige la pompe royale, aurait conservé ses habitudes rustiques et se tiendrait sans distinction ni convenance.

Toutes ces pratiques, le Seigneur lui-même a daigné les inspirer à ses amis les plus intimes pour nous fournir le moyen d'ennoblir nos actes, de subvenir à notre indigence en puisant au trésor des satisfactions du Christ, d'orner nos âmes de ses mérites, enfin de payer aisément pour nos péchés.



## CHAPITRE X

### Pieux exercice à renouveler chaque jour pour se mettre en la présence de Dieu

Le débutant dans l'art spirituel doit se maintenir dans le recueillement autant que le permet l'humaine fragilité ; s'il ne peut le faire, au moins aura-t-il soin chaque jour de se replacer sous les yeux du céleste Époux ; il se fixera une heure convenable pour accomplir cet exercice, qu'il sente ou non de la dévotion. L'exercice donné plus haut, qui contient des formules écrites d'aspirations, pourra rendre service dans ce but ; mais nous en donnerons ici un autre, qui, au dire des saints Pères, est très utile. Le débutant dans l'art spirituel en fera grand cas. Pour commencer, recueillant toutes ses forces et tous ses sens, il se prosternera en esprit aux pieds du Seigneur Jésus, il déplorera ses péchés avec humilité et douceur et les jettera dans l'abîme des miséricordes divines, pour qu'ils y soient absorbés, consumés et réduits à néant. Il désirera et souhaitera du fond du cœur de n'avoir jamais offensé Dieu, afin de mériter par ce moyen de lui plaire autant que s'il ne l'avait jamais outragé. Il se proposera ensuite d'éviter par sa grâce tout ce qui lui déplaît. Il implorera son pardon par les mérites de l'humanité du Christ, par ceux de la bienheureuse Marie et de tous les élus de Dieu. Il demandera d'être lavé dans le sang du Seigneur Jésus, pour sa parfaite guérison et sanctification, et ainsi il aura confiance d'avoir déjà reçu la pleine rémission et indulgence de ses péchés.

Se relevant ensuite, il se rappellera brièvement la vie et la passion du Rédempteur et lui rendra grâce.

Après quoi, se mettant au-dessous de toute créature, il se préférera tous les hommes, les embrassant dans une charité universelle. Il renoncera à tout ce qui est au-

dessous de Dieu, s'abandonnera sans réserve à son bon plaisir, s'offrant et se tenant prêt à supporter toutes les adversités. Il tâchera de faire cet exercice sans aucune feinte ; et si son cœur et sa volonté se refusent encore à passer tout entiers dans ces protestations à Dieu, qu'il formule cependant ces actes de son mieux, et il est sûr de plaire au Seigneur.

Cela fait, il demandera à Dieu de lui accorder les secours nécessaires pour parvenir à une intime union avec lui.

Ensuite il suppliera la très glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu, et tous les autres bienheureux citoyens du ciel de lui obtenir par leur intercession la grâce désirée.

Il priera aussi pour tous ceux à qui le Seigneur Jésus, Hostie vivante, a voulu appliquer les mérites de la rédemption. Chrétiens et infidèles répandus sur toute la terre, ses prières seront pour tous ; il compatira du fond du cœur à tous ceux qui souillent par leurs péchés la très belle image de Dieu imprimée en eux, et qui se ferment le royaume des cieux et de l'éternelle béatitude. Grande pitié aussi pour les âmes des fidèles défunts, encore captives dans le feu du purgatoire. C'est ainsi que, plein de sollicitude pour la famille entière de son Maître, il désirera de vrai cœur le salut de tous. C'est un sûr moyen d'incliner très vite vers lui la divine clémence.

Pour conclure il adressera sa prière à la Sainte Trinité et célébrera sa gloire. Il s'excitera au désir de louer Dieu plus parfaitement qu'il ne le fait et ne le peut faire, car pour le Seigneur le désir d'une bonne œuvre compte pour l'œuvre même ; il reçoit la bonne volonté en place de l'action qu'on ne peut offrir ni accomplir. Tels nous voudrions nos désirs, tels ils seront devant Dieu.

L'ascète terminera par d'amoureuses aspirations vers Dieu et par des désirs et des demandes enflammés d'union béatifique avec lui.

## CHAPITRE XI

**Le même exercice quotidien réduit en formule de prière,  
qui pourra faire avancer beaucoup l'ascète dans l'union  
divine**

Je crois bon de joindre ici une formule de prière qui réponde à l'exercice ci-dessus, pour être agréable au débutant dans l'art spirituel.

« Ô mon Seigneur Dieu, Jésus-Christ, que dirai-je ? Je prosterne mon cœur et je reconnais mes fautes : j'ai péché et j'ai fait le mal devant vous. J'ai péché contre vous, mon très bon Créateur ; j'ai péché contre vous, mon très doux Rédempteur ; j'ai péché contre vous, mon très aimable Bienfaiteur ! Hélas ! j'ai toujours été à votre égard au comble de l'ingratitude et de l'infidélité ; que je suis méprisable ! cendre et poussière, néant ! Pitié, pitié, pitié ! Iniquités, négligences, désordres sans nombre et sans mesure : je mets tout dans vos bien-aimées blessures, je jette tout dans l'immense foyer de votre amour, je noie tout dans l'abîme infini de vos miséricordes. Ah ! quel malheur de vous avoir offensé, d'avoir mis obstacle à votre grâce en moi, de vous avoir déplu ne fût-ce qu'une fois, de n'avoir point suivi en tout votre volonté et vos inspirations ! Je me propose avec votre grâce d'éviter désormais tout ce qui vous déplaît, résolu de mourir plutôt que de vous offenser. Oh ! bon Jésus, soyez-moi propice par les mérites de votre très sainte humanité, de votre bienheureuse Mère et de tous vos élus ! que dans le bain de votre précieux sang, je trouve parfaite pureté, santé et sainteté !

« Adoration, louange et gloire à vous ! Je vous bénis et vous rends grâces, Seigneur Jésus, pour toutes vos miséricordes et tous vos bienfaits. Je vous rends grâces, ô Fils du Dieu vivant, Dieu Très-Haut, qui, dans l'excès de votre amour pour moi, avez daigné vous faire

homme. Pour moi vous avez voulu naître dans une étable, être enveloppé des langes de l'enfance, emmailloté, couché dans une crèche, nourri d'un peu de lait par la Vierge votre Mère, souffrir dénuement et pauvreté, vous soumettre durant trente-trois ans à tous les genres de travaux et d'épreuves. Vous avez voulu être angoissé jusqu'à suer des ruisseaux de sang ! Vous avez voulu l'ignominie d'une arrestation, des liens indignes, une condamnation injuste, d'immondes crachats, des coups et des soufflets meurtrissants, la robe blanche des insensés pour être moqué et bafoué ! Vous avez voulu des fouets affreux pour vous déchirer, des épines cruelles pour vous couronner, l'atroce gibet de la croix et des clous pour vous y fixer, un breuvage inhumain : du vinaigre et du fiel ! Vous qui revêtez les astres de splendeur, vous avez été suspendu pour moi à la croix, nu, méprisé, couvert de blessures, affligé d'immenses douleurs. Pour moi vous avez répandu votre sang très pur, pour moi vous êtes mort ! Oh ! Seigneur Jésus, mon unique salut, faites que je vous aime d'un très fervent amour, et que je compatisse à vous du fond du cœur. J'embrasse des bras de mon âme votre croix vénérable et je la baise pour votre honneur et votre amour. Je salue les plaies empourprées d'où coule le baume, que vous avez reçues pour moi et dans lesquelles vous avez écrit mon nom. Salut à vous, salut et encore salut, plaies de mon Seigneur et de mon Ami, où fleurit notre rédemption !

« Sauveur adorable, me voici, moi abominable pécheur, au fond de l'abîme, sous les pieds de toute créature : car je suis indigne que la terre me porte. Je mets tous les hommes au-dessus de moi ; je me sou mets à tous, comme l'esclave de tous. J'embrasse de mon mieux dans une sincère charité tous les hommes, ceux-là surtout qui m'oppressent ou me persécutent. Je renonce pour votre amour à toute iniquité et vanité, à

toute jouissance, à tout désordre, à toute volonté propre et immortification. Je laisse et répudie tout ce qui est au-dessous de vous et je vous choisis de préférence à tout. Je m'abandonne à vous sans réserve. Je souhaite et demande que votre très chère volonté se fasse en moi et sur moi dans le temps et l'éternité. Je m'offre à vous : je suis prêt à supporter par votre grâce, pour la gloire de votre nom, les pires injures et ignominies, mépris et opprobres, tribulations et douleurs. Je renonce à toute consolation sensible. Je ne refuse pas de vivre, si vous le voulez, dans la même pauvreté et affliction que vous.

« Très doux Jésus, mortifiez en moi tout ce qui vous déplaît. Parez-moi de vos mérites et de vos vertus. Donnez-moi la vraie humilité, l'obéissance, la douceur, la patience et la charité ; donnez-moi de tenir parfaitement ma langue, tous mes membres et tous mes sens ; daignez me purifier, me dépouiller, m'affranchir intérieurement, me faire entrer dans le centre de mon âme. Conformez mon esprit à votre esprit humain et bienheureux, mon âme à votre sainte âme, mon corps à votre corps sans tache. Que la lumière de votre divinité me pacifie et m'illumine jusque dans mon fond ! Je crois que vous êtes en moi selon votre divinité même : daignez donc voir par mes yeux, entendre par mes oreilles, parler par ma langue, agir à votre gré par tous mes autres membres. Délivrez-moi de tout ce qui m'empêche de vous être parfaitement uni. Par vos très nobles blessures introduisez-moi dans le centre intime de mon âme et transportez-moi en vous, mon Dieu et mon Principe, afin que je sente en moi-même la source des eaux vives, que je vous connaisse clairement, que je vous aime ardemment, que je vous sois uni sans intermédiaire et que je me repose en vous par une tranquille jouissance pour la gloire de votre nom. Exaucez-moi, mon Seigneur, non pour ma volonté, mais pour votre

bon plaisir, exaucez-moi selon que vous savez qu'il convient à votre honneur et à mon salut.

« Ô Marie, très douce Mère de Dieu, ô Reine très glorieuse du ciel, ayez pitié de moi ! Intercédez pour moi, ô lis blanc de l'éclatante et toujours tranquille Trinité ; que soutenu par vous, j'embrasse d'un amour parfait votre Fils Jésus-Christ et que je sois un homme selon son Cœur ! Saints et Saintes de Dieu, bienheureux esprits angéliques, venez tous à mon secours. Priez pour moi, fleurs incorruptibles de la patrie céleste, afin que, grâce à vous, je plaise au Souverain Roi, dont la vision intuitive vous comble sans cesse d'une joie plus douce que le miel.

« Très miséricordieux Jésus, ayez, je vous prie, pitié de votre Église, pitié de tous ceux pour qui vous avez versé votre sang adorable. Convertissez les pauvres pécheurs. Ramenez les hérétiques et les schismatiques, éclairez les infidèles qui vous ignorent. Secourez tous ceux qui sont dans quelque nécessité ou tribulation. Secourez ceux qui se sont recommandés à mes prières ou désirent le faire. Secourez mes parents, mes proches et mes bienfaiteurs. Rendez-les tous tels qu'ils vous plaisent. Donnez aux vivants grâce et pardon, aux fidèles défunts repos et lumière éternelle. Je vous offre pour tous votre sang précieux ; je vous offre tout ce que vous avez voulu faire et souffrir pour notre salut ; je vous offre les mérites de toute votre humanité.

« Ô très haute, très clémente et très bénigne Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, un seul Dieu, enseignez-moi, dirigez-moi, aidez-moi, car j'espère en vous. Ô Père, par votre infinie puissance, fixez ma mémoire en vous et remplissez-la de saintes et divines pensées. Ô Fils, par votre éternelle sagesse, illuminez mon intelligence et ornez-la de la connaissance de la suprême vérité et de ma bassesse. Ô Saint-Esprit, Amour du Père et du Fils, par votre incompréhensible bonté, transportez en vous



ma volonté et embrasez-la des ardeurs inextinguibles de la charité. Que ne puis-je, ô adorable Trinité, vous louer et vous aimer aussi parfaitement que tous vos Saints et vos Anges ! Me voici, Seigneur, exaltant, comme je puis, votre sage et bénigne toute-puissance ; bénissant votre toute-puissante et bénigne sagesse ; glorifiant votre sage et toute-puissante bénignité. Mais parce que je ne suffis pas à vous louer dignement, daignez vous-même vous louer très parfaitement en moi. Si j'avais l'amour de toutes les créatures, je le tournerais volontiers vers vous seul. Ô Seigneur Dieu ! Ô mon cher Principe ! Ô Essence infiniment simple, infiniment tranquille, et infiniment aimable ! Ô Abîme d'infinie douceur et d'infinies délices ! Ô Abîme infiniment désirable ! Ô Lumière, joie et suave agrément de mon âme ! Ô Torrent d'inestimables voluptés ! Océan de joies ineffables ! Ô Plénitude sans borne de tout bien ! Ô mon Dieu et mon tout ! Comme vous me suffisez ! Voudrais-je autre chose que vous ? Vous êtes mon unique et immuable Bien. C'est vous seul que je dois chercher : c'est vous seul que je cherche et convoite. Oui, tirez-moi après vous. Brûlez-moi du feu très ardent de votre amour. Considérez que je suis délaissé, pauvre, ignorant et aveugle. Je frappe : ouvrez-moi ; ouvrez à l'orphelin qui vous implore. Plongez-moi dans l'abîme de votre divinité ; absorbez tout mon être et faites-moi un seul esprit avec vous, afin que vous puissiez avoir en moi vos délices. »

Celui qui trouverait cet exercice trop long pourrait l'accomplir en plusieurs fois, ou le résumer en peu de mots ou même l'accomplir sans paroles.



## CHAPITRE XII

Ce que doit espérer l'ascète qui persévère dans les exercices précédents — La manière dont s'achève l'union mystique dans l'âme des parfaits — Quelques avis à ce propos — Du sommet de l'esprit ou du centre de l'âme

### § I

L'union mystique est accordée le plus souvent à celui qui persévère avec constance

Que le débutant dans l'art spirituel s'exerce chaque jour de la manière susdite à l'union divine ; qu'il s'efforce sans cesse par des colloques intérieurs et d'amoureux désirs de s'attacher à Dieu ; qu'il persévère avec constance dans l'abnégation et la mortification, sans que ni les chutes fréquentes, ni les innombrables divagations de l'esprit lui fassent abandonner sa sainte résolution ; il parviendra certainement à la perfection et à l'union mystique, sinon de son vivant, du moins à la mort. Que s'il n'y arrive pas à ce moment suprême, il l'obtiendra dans la suite. Car, au ciel, son bonheur sera plus ou moins parfait, suivant que sur la terre ses désirs et sa recherche de la perfection auront été plus ou moins pressants. Dieu, en effet, réserve aux saintes aspirations une éternelle récompense, alors même que, durant le pèlerinage terrestre, elles n'auraient jamais atteint leur objet. Courage donc ! que l'ascète demande avec persévérance, qu'il cherche, qu'il frappe, qu'il attende sans se lasser ; qu'il se rappelle la ferme promesse du Seigneur Jésus : « *Quiconque demande reçoit ; quiconque cherche trouve ; et l'on ouvrira à celui qui frappe*<sup>1</sup> », pourvu que tout se fasse en temps opportun. Qu'il croie que rien ne

---

<sup>1</sup> Matth., VII, 8.

peut rester sans effet, ni la moindre prière, ni le plus faible soupir dirigé vers Dieu par l'amour. Cette perfection tant désirée qu'il n'a pas encore, qu'il l'aime dans les autres amis intimes de Dieu ; qu'il se réjouisse des dons que le Seigneur leur confère et qu'il lui en rende grâces : dégagé ainsi de toute envie, il fera siens les biens d'autrui auxquels il applaudira par une sincère charité.

Il pourra avec grand profit occuper souvent son cœur de ces paroles : « Ô Seigneur Dieu, vous m'êtes toujours présent, vous habitez au centre de mon âme. Ô Bien d'une simplicité et d'un charme infinis, quand vous trouverai-je ? quand vous serai-je à jamais uni ? Ô mon Principe, objet de mes désirs, quand rentrerai-je en vous, et verrai-je l'homme terrestre faire place à l'homme céleste ? Seigneur, je vous en prie, ayez pitié de ce misérable exilé, ayez pitié de ce méprisable pécheur. Purifiez et sanctifiez mon cœur ; secourez et illuminez mon intelligence. Rendez-moi jusqu'au fond pur, simple, dépouillé, libre ; faites de moi un homme selon votre Cœur. Allumez en moi le feu de votre amour : qu'il me brûle si profondément que mon âme toute liquéfiée s'écoule en vous, et s'unisse à vous sans intermédiaire, pour la gloire de votre Nom ! Ô Fils du Dieu vivant, Jésus-Christ, rendez-moi conforme à votre sainte humanité. »

## § II

Description de la théologie mystique — Comment se consomme dans l'âme parfaite l'ineffable union avec le Créateur.

Heureuse l'âme qui s'étudie sans cesse à se purifier et à rentrer en son sanctuaire intérieur ; heureuse celle qui renonce sans réserve à toute recherche et volonté personnelles : de plus en plus elle se rapproche de Dieu.

Puis vient le moment où, la grâce divine soulevant, illuminant et enrichissant les forces supérieures de cette âme, elle obtient enfin l'unité et la nudité d'esprit ; elle atteint à l'amour pur et suprasensible et à cette simplicité de pensée qui exclut la multiplicité des concepts. Apte désormais à recevoir le suprême et ineffable don de Dieu, elle est conduite à cette source vive qui jaillit de toute éternité et rassasie surabondamment l'intelligence des bienheureux. Déjà ses facultés brillent comme des astres, elle peut contempler l'abîme de la Divinité d'un regard simple et serein, d'un regard qui la fait jouir, en dehors de toute vision imaginaire et sans le secours actif de l'intellect. Tournée vers Dieu par l'amour, elle en reçoit dans son centre une splendeur infinie qui obscurcit l'œil de la raison et de l'intelligence ; mais l'œil simple de l'âme, c'est-à-dire son concept pur et simplifié, détaché du créé et supérieur à l'intellect, demeure au contraire grand ouvert. La lumière naturelle de la raison pâlit devant un tel éclat ; l'âme désormais ne voit plus rien dans le temps, mais, dominant le temps et l'espace, elle prend quelque chose des mœurs de l'éternité. Les images, la distinction et la considération des êtres perdant pour elle toute valeur, car déjà elle expérimente que Dieu surpasse de beaucoup toutes les représentations sensibles, intellectuelles, divines même, qu'il est au-dessus de tout ce que l'intelligence peut saisir, de tout ce qu'on peut dire ou écrire, de tous les noms qu'on peut lui donner.

Elle voit que tout cela est à une infinie distance de la réalité de l'Essence divine et que pour cette raison cette Essence ne peut avoir de nom.

Pourtant elle ignore encore ce qu'est ce Dieu dont elle sent la présence.

Ainsi, anticipant sur la connaissance, mais ne la possédant pas, l'âme se repose en Dieu, seul, unique et pur objet, mais objet inconnu de son amour. Car la lumière

divine est inaccessible, si vif est son éclat : d'où son nom de « ténèbres ».

L'âme entend dès lors la parole secrète que Dieu prononce dans le silence intérieur et dans la retraite cachée du cœur. Elle reçoit cette parole et goûte avec bonheur l'étreinte de l'union mystique. Dès qu'en effet, sous l'action de la grâce divine, elle s'est élevée par l'amour au-dessus de l'intelligence, des images et d'elle-même, elle sort de soi pour s'écouler tout entière en Dieu ; et Dieu, alors, lui est paix et jouissance. Fixée dans un tel ravissement de l'esprit, elle peut à bon droit s'écrier : *Là je dormirai en paix et je me reposerai sans crainte*<sup>1</sup>.

Ainsi l'âme aimante s'écoule hors d'elle-même jusqu'à n'exister plus ; réduite à rien, elle va se perdre dans l'abîme de l'éternel amour ; et là, morte à elle-même, elle vit en Dieu sans rien connaître ni sentir, hormis l'amour dont elle est enivrée. Elle se perd, disions-nous, dans l'immensité de la solitude et des ténèbres divines, mais là se perdre c'est bien plutôt se trouver. Car l'âme dépouille vraiment tout l'humain pour se revêtir de Dieu ; elle est toute changée et transformée en Dieu, comme le fer sous l'action du feu reçoit l'aspect du feu et se change en lui ; mais l'essence de l'âme ainsi déifiée demeure ce qu'elle était, de même que le fer incandescent ne cesse pas d'être du fer.

Dans cette âme il n'y avait jusque-là que froideur, désormais elle est tout embrasée ; des ténèbres elle est passée à l'éclat le plus vif ; jadis insensible, elle n'est plus que tendresse. Elle a comme revêtu la teinte de la divinité, car l'Essence divine s'est répandue en sa propre essence. Toute consumée par le feu du divin amour et toute liquéfiée, elle est passée en Dieu, et s'unissant à lui sans intermédiaire, elle ne fait plus qu'un esprit avec

---

<sup>1</sup> Ps. IV, 9.

lui : ainsi l'or et l'airain se fondent-ils en un seul métal. Ceux du reste qui sont ainsi ravés et perdus en Dieu atteignent à des hauteurs diverses ; car chacun pénètre d'autant plus avant dans les profondeurs divines qu'il se tourne vers Dieu avec plus de sincérité, d'ardeur et d'amour, et qu'il abdique plus complètement, dans cette recherche même, tout intérêt personnel.

Denys l'Aréopagite, dans son court traité de la *Théologie mystique*, adressé à Timothée, exhorte ainsi son disciple à l'union dont nous parlons : « Mon très cher Timothée, dit-il, exerce-toi avec toute l'application possible à la contemplation du monde mystique et laisse les sens et les opérations intellectuelles, tout le sensible et tout l'intelligible, ce qui est et ce qui n'est pas, tout, en un mot ; porte-toi en avant de toutes tes forces par certaine ignorance, afin de t'unir à Celui qui est au-dessus de toute substance et de toute science. Je l'affirme : lorsque librement, parfaitement et sans aucune réserve tu seras sorti de toi-même et de tout, alors, allégé de tout fardeau, dégagé de tout lien, tu t'envoleras vers le rayon suprasubstantiel des ténèbres divines. » Et un peu plus loin, il ajoute : « Le contemplatif, détaché du visible et de l'intelligible, entre dans la nuée mystique de l'ignorance ; là, laissant tous les secours de la science et de la connaissance, il est tout en Celui qui échappe absolument au toucher et à la vue et qui dépasse tout. » Et encore : « Nous prions Dieu de nous introduire dans cette très lumineuse et très limpide nuée, afin de voir et de connaître par la privation de la vue et de la science Celui qui est supérieur à toute vue et à toute science ; car ne pas voir et ignorer de cette manière, c'est voir et savoir en toute vérité. »

Le même saint Denys, écrivant au diacre Dorothée, parle ainsi de cette obscurité : « Les divines ténèbres sont une lumière inaccessible, où Dieu est dit habiter. À

cause de leur éclat très vif qui l'emporte sur toute substance, elles sont invisibles et inaccessibles par suite de la surabondance infinie de lumière suprasubstantielle qui s'en échappe. Il y atteint et il s'y perd celui qui a mérité de connaître et de voir Dieu ; car, par cela même qu'il ne voit ni ne connaît, il est uni plus intimement à Celui qui dépasse toute vision et toute connaissance ; il le sait supérieur à tout ce que perçoivent les sens et l'intelligence, et il dit et affirme avec le Prophète : *“Vous connaître est une science trop merveilleuse pour moi ; cette science dépasse mes forces et je n’y pourrai atteindre<sup>1</sup>.”* C'est ainsi, on se le rappelle, que le saint et admirable Paul connut Dieu : par la conviction qu'il dépasse toute science et toute intelligence. Aussi le proclame-t-il hautement, les voies de Dieu sont inexplorables ; ses jugements, nul ne les peut scruter, ses grâces sont inénarrables et la paix qu'il donne dépasse tout sentiment. Saint Paul avait su trouver ce Dieu qui est au-dessus de tout, et il l'avait connu selon un mode supraterrestre ; car Celui qui est l'auteur de tous les êtres les surpasse tous à l'infini. » Telle est la doctrine de saint Denys, le disciple de l'apôtre saint Paul.

Ô admirable sainteté de l'âme, à ce point favorisée de Dieu, surélevée par sa grâce au-dessus de toute créature et de toute opération personnelle ! Sa mémoire, complètement dépouillée des images sensibles, n'est plus que pureté et simplicité ; son intelligence perçoit les incomparables splendeurs du Soleil de justice et pénètre la vérité divine ; dans sa volonté elle ressent comme un bouillonnement de l'amour contenu, c'est le contact de l'Esprit-Saint, source vive qui s'écoule en effluves d'éternelle suavité. Ainsi se voit-elle conviée et admise à la suprême union avec Dieu. Heure bénie ! C'est alors pour l'âme une fête délicieuse qui n'a rien de pareil dans

---

<sup>1</sup> Ps. CXXXVIII, 6.

la nature ; la joie intime qu'elle y puise est toujours à son printemps, c'est comme un avant-goût de la béatitude éternelle.

Mille fois heureux celui qui entre en ce printemps embaumé, dans cet été plein de charmes ; celui à qui il a été donné de jouir, ne fût-ce qu'un instant, de l'union divine. Il est en effet parvenu à cette félicité que l'intelligence et la raison ne peuvent concevoir, ni la parole exprimer. Instruit par son ignorance même, à la lumière de l'amour il voit mieux le Seigneur que les yeux de son corps ne peuvent discerner le soleil matériel. Il est à ce point fixé en Dieu, qu'il se sent plus présent à Dieu qu'à soi-même. Sa vie désormais revêt la forme de la Divinité et surpasse la nature, car il est devenu la parfaite image du Christ selon l'esprit, selon l'âme et jusque dans sa chair. Qu'il mange ou qu'il boive, qu'il veille ou qu'il sommeille, son action est toujours de Dieu qui vit en lui au-dessus de son essence.

En cet état d'union, Dieu lui-même instruit l'âme parfaitement, et lui donne de saisir les réalités spirituelles et mystiques. Il la visite fréquemment, quelquefois sans discontinuer, il l'étreint de ses divins embrassements, l'éclaire et l'embrace, la pénètre et l'emplit de sa présence. L'âme n'offrant plus que la surface limpide d'un miroir sans tache, exposée comme il convient à l'astre divin qui la domine, comment ne recevrait-elle pas à tout moment de ce soleil de justice la rosée de la grâce, les rayons de la sagesse et le feu de la charité ? Dieu aime, en effet, à se manifester à l'âme parfaite d'une manière merveilleuse qui dépasse toute imagination. Cependant, il ne se montre pas à elle tel qu'il est dans sa gloire ineffable, sa manifestation se limite à ce qu'en cette vie la créature peut connaître de lui.



### § III

#### Quelques avis à observer fidèlement touchant cet état d'union

L'âme ne peut aucunement parvenir à cette union intime avec Dieu si elle ne lui est devenue semblable par une entière pureté et simplicité. Pour en mériter la grâce, qu'elle s'affranchisse donc, autant que faire se peut, de tout péché et de toute délectation ; qu'elle bannisse également tout le créé de son intelligence et de sa volonté. Dans la prière, elle demandera à Dieu de la rendre aussi pure et aussi blanche qu'au sortir de la fontaine baptismale où elle a été régénérée ; c'est par ce dépouillement complet qu'elle pourra sans difficulté refluer en lui. Elle a aussi besoin d'une profonde humilité qui à tout moment lui rappelle l'excès de sa misère et de son indignité, la soumette sans réserve à la volonté divine et la tienne sans cesse élevée en Dieu.

Il est sans doute un obstacle qui provient des fautes graves et d'une grande immortification de la volonté propre : celles-ci nous enlèvent en effet toute ressemblance avec le Seigneur et forment entre lui et nous comme une cloison épaisse. Mais allons plus loin : toute inclination légère et affection même modérée qui nous attache tant soit peu à une créature périssable, la moindre parole superflue ou une bouchée prise autrement qu'il ne faudrait, et tous autres menus délits et manquements de ce genre empêchent, si on ne les expie, l'intime union de l'âme avec Dieu pureté souveraine. Toute image enfin et toute idée des choses passagères, toute pensée donnée aux anges ou même à la passion du Sauveur, et tout acte de l'intelligence retardent l'homme, encore retenu dans cette vie mortelle, lorsqu'il veut s'élever à l'union mystique avec Dieu au-delà de toute substance et de toute intelligence. Il lui faut donc en ce moment abandonner ces pensées et images

saintes qu'en d'autres temps il est très utile de saisir et d'entretenir : elles ne feraient à cet instant que créer un obstacle entre l'âme et Dieu.

Ainsi l'ascète, désireux de parvenir à l'union, doit, dès qu'il se sent enflammé d'un ardent amour et attiré en haut, renoncer à toute image, et se hâter vers le Saint des Saints où règne un silence profond ; il n'y a plus là d'opération humaine, c'est Dieu seul qui agit, l'homme n'est que patient. Les facultés de l'âme éprise de son Dieu ont fait le silence, elles ont abdiqué leur activité propre et se sont débarrassées des images. Dieu alors parle à l'âme, fait agir comme il l'entend ses facultés et accomplit en elle son œuvre merveilleuse.

Mais aussitôt que l'ascète a cessé d'éprouver en lui la sublime opération de Dieu, il doit se remettre à l'œuvre et reprendre ses exercices.

Il faut, quand on rentre en soi-même pour y rencontrer Dieu, éviter une tension intellectuelle exagérée. En voulant s'élever trop haut et en sortant de la voie de l'humilité, on courrait risque de se voir enveloppé de ténèbres intérieures, source habituelle de misères et d'anxiétés bien pénibles. L'ascète s'exercera donc à rentrer en son centre avec grande simplicité, en ayant soin d'abaisser et de voiler doucement le regard de l'intelligence. Les efforts démesurés et les secousses violentes sont à éviter prudemment, s'il ne veut pas énerver la nature et se ruiner la santé. Il peut se faire cependant qu'il n'échappe pas toujours à l'épuisement ; qu'il ne s'en trouble pas et ne perde pas courage, mais qu'il supporte cette souffrance avec douceur et humilité, l'acceptant de la main de Dieu et la lui offrant pour sa gloire éternelle.

À condition d'agir ainsi et de revenir constamment au saint exercice du retour en soi-même, on méritera d'être enfin réconforté par l'abondance de la manne céleste et parfois d'en être comblé au-delà de ses désirs.

Il y a des âmes qui ne peuvent renouveler fréquemment leurs ferventes aspirations vers Dieu sans éprouver de grandes souffrances ; mais vient un moment où, par la grâce de Dieu et en récompense de leur persévérance, elles apprennent à vaquer à cet exercice simplement et sans difficulté. Il est rare également que la componction sensible, si modérée qu'en soit la mesure, agisse sur l'âme sans la faire souffrir. En toute occurrence, l'ascète doit s'étudier soigneusement à éviter tout ce qui peut lui faire perdre la sérénité et la tranquillité intérieures ; pour les difficultés auxquelles il ne peut se soustraire, qu'il les offre, comme nous l'avons dit, à la gloire éternelle de Dieu.

S'il lui arrive de recevoir de Dieu quelque consolation, si Dieu le vient visiter comme un ami particulier et si, l'illuminant de sa grâce, il le ravit au-dessus de sa lumière naturelle, l'ascète ne doit pas s'émerveiller à l'excès de ce qu'il éprouve, ni s'abandonner à des gestes insolites, ni scruter curieusement l'essence divine et sa nature intime. Point d'analyse indiscrete de cette lumière qui brille et rayonne en lui, ou de la saveur qu'il lui est donné de goûter : peu lui importe ce qu'elles sont ; pour lui, qu'il renonce à toute recherche vaine et se repose en cet Inconnu et cet Innommable qu'est Dieu. Qu'il se rassure d'ailleurs : lorsqu'il se sent jubiler sous l'abondance de lumière et de consolation intérieures, cette splendeur qui luit au centre de l'âme et la fait progresser dans l'humilité en lui manifestant la bonté divine et sa propre bassesse ne peut, qu'il le sache bien, provenir que de Dieu, et non de l'esprit malin. Sans doute l'ange des ténèbres peut tromper les hommes vains et superbes en les éclairant d'une lumière feinte et en leur faisant éprouver dans le cœur et le sang de fausses douceurs ; mais dans l'esprit et dans l'essence intime de l'âme, Dieu seul peut pénétrer.

Dans les dons mêmes de Dieu l'ascète évitera de rechercher ses propres avantages ; il ne désirera en tout que la gloire de Dieu. Il se gardera d'en user pour son plaisir, car ce serait le comble de l'indignité que de mêler l'ordure de l'amour-propre au baume précieux de la grâce divine. Qu'il soit plutôt mort à toutes les faveurs et désire uniquement que Dieu puisse trouver en lui joie, délectation et repos, et y recueillir les effets de sa toute gracieuse volonté.

Que l'ascète soit donc toujours prêt à se voir privé des consolations divines ; mais qu'il n'aille pas pour cela les repousser ni les entraver ; qu'il les reçoive au contraire avec une humble gratitude, admirant la bonté divine qui fait de tels présents à une si indigne créature.

Rien de meilleur, à coup sûr, ni de plus agréable que de se reposer intérieurement avec Dieu dans l'unité d'esprit ; il ne faut point cependant laisser pour autant les autres bonnes œuvres. Tant que l'abeille butine sur les fleurs, elle ne fait ni miel ni cire. À quoi serviraient les belles conceptions nées dans la consolation de la visite divine, si on ne parvient à enfanter ? Oui, la résignation persévérante dans les langueurs et la stérilité, dans l'obscurité et la pauvreté d'esprit, est bien plus agréable à Dieu et utile à l'homme.

J'ajoute que certains vaquent à Dieu plus commodément et s'appliquent mieux à la contemplation assis que debout ou à genoux. Si l'ascète est appelé pendant son exercice intérieur, ou si l'obéissance le force à le laisser, qu'il ne s'impatiente pas ; mais qu'avec une prompte et joyeuse soumission, il accomplisse les choses extérieures sans abandonner l'œuvre intérieure. Car il doit toujours se renoncer, toujours être résigné et prêt, par égard pour la volonté divine, à céder aux justes demandes des hommes et à la nécessité, et à quitter ses exercices habituels. Qu'il prenne garde aussi d'entraver

en soi l'opération de la grâce en s'adonnant par entêtement à des macérations et à des mortifications corporelles excessives.

#### § IV

De la consommation de l'union divine au sommet de la volonté, à la pointe de l'esprit et au centre de l'âme — Combien peu connaissent ce dernier degré.

Certains auteurs spirituels expliquent ainsi qu'il suit l'union qui s'achève au point suprême de l'entendement. Lorsque la partie supérieure de la volonté, c'est-à-dire la faculté affective dans ce qu'elle a de plus élevé, se voit embrasée de l'amour divin, la cime de l'entendement ou l'intelligence pure est aussi éclairée d'en haut ; c'est alors que la Sainte Trinité se manifeste : le Père, dans la mémoire par un rayonnement très simple de la pensée ; le Fils, dans l'intellect par une connaissance parfaitement claire ; l'Esprit-Saint, dans la volonté par un amour consumant. À la vue de cette obscurité pleine de lumière et de cette clarté ténébreuse, l'âme meurt à elle-même, et, se fondant en Dieu, elle ne fait plus, dans l'intimité de son être, qu'un seul esprit avec lui. Dans cette union, le Père céleste dit son Verbe éternel, et le même acte qui engendre ce Verbe engendre aussi l'âme unie, la rétablissant dans sa noblesse première et la rendant apte à produire les actes les plus parfaits. Dès lors le Père éternel peut dire en toute vérité : Voici ma fille bien-aimée en qui je me complais.

« Âme bien née, s'écrie un pieux auteur, conserve-toi pure et libre ; car ta liberté est un précieux trésor. Garde-toi de te répandre au-dehors par les cent portes de tes sens ; mortifie ces sens et recueille-toi dans le silence intérieur. Sache trouver un refuge en ton centre, et là, tournant vers Dieu seul l'ardeur de ton amour,

plonge-toi mille fois le jour dans l'océan de la Divinité. C'est là que tu prendras une notion anticipée de la béatitude incréée ; là tu goûteras une joie ineffable. Pourtant quelque chose manquera encore à la perfection de ces délices, car la joie complète et inaltérable ne pourra t'être accordée que dans la céleste patrie où tu contempleras sans fin Dieu tel qu'il est. »

Il est bien vrai, en effet, que l'âme perdue et absorbée en Dieu est comme plongée dans la Divinité, et elle en conçoit une indicible jubilation qui rejaillit abondamment jusque sur le corps, en sorte que, dès cette vie d'exil, l'âme commence sa vie bienheureuse. Ses pensées désormais fixées en Dieu, elle ne cesse plus de se rapprocher de son principe. Elle sait se maintenir constamment devant la face de Dieu, ferme en cette unité merveilleuse qu'elle impose à son esprit et dont elle fait sa demeure ; de là même elle peut atteindre à cette unité sublime de l'essence divine en laquelle le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont ineffablement unis. Son siège est dans les cieux en chacune des trois personnes divines ; et dans cette admirable union avec son Dieu elle ne connaît plus ni passé ni futur : elle voit l'éternel présent, et dans cette immuable éternité, qui est Dieu, elle possède tout et perçoit l'ordre universel et la distinction des êtres sans le secours des formes ni des images.

L'âme a donc dépassé son mode intellectuel ordinaire ; elle prend sans tarder son essor vers Dieu, idée première et principe de son être, et ainsi baignée dans la Lumière elle devient elle-même lumière. Alors s'obscurcissent et meurent toutes les lueurs bien moins vives que la nature avait répandues dans l'âme : ainsi l'éclat du soleil radieux fait-il pâlir les étoiles au firmament. À l'aurore de la Lumière incréée, la lumière créée n'a plus qu'à s'évanouir ; elle se fond et se change en la splendeur de l'éternité.

Quand elle en est arrivée là par la grâce de Dieu, l'âme mortifiée a remporté une éclatante victoire sur la nature et la sensualité ; elle est toute transformée, elle est maintenant toute spirituelle ; prospérité ou adversité, rien ne la trouble plus, elle jouit d'une paix inaltérable qui est pour elle comme une seconde nature. Espérance ou crainte, transport de joie ou tristesse, haine ou passion sensuelle et désordonnée, tout ce qui en un mot sent la violence est mort pour elle. Baignée dans les flots de la lumière divine, elle voit désormais clairement ce qu'elle doit faire et ce qu'elle doit éviter.

Et pourtant ceux qui jouissent de cette illumination se soumettent volontiers pour Dieu à la direction des autres, ils aiment à céder en tout ce que Dieu permet, et à se placer les derniers partout. Ils ne se prévalent pas des grâces de choix qu'ils reçoivent à profusion, car ils ont conscience de leur néant. Ils ne font aucun cas d'eux-mêmes, persuadés que c'est Dieu qui opère tout le bien qu'ils accomplissent. Ils sont fixés dans la véritable humilité et la crainte filiale, et se réputent serviteurs inutiles. Leur plus grand soin est d'éviter autant que possible, non seulement les péchés graves, mais aussi les plus légers. Les fautes et les négligences qu'ils commettent par fragilité humaine, ils les lavent et les expient aussitôt dans le sang, la passion et les mérites de Jésus-Christ. Volontiers, ils laissent tomber leurs pratiques privées et leurs habitudes, car, n'étant plus à eux-mêmes mais au Christ, ils ne savent retenir aucun exercice par esprit de propriété. D'ailleurs ils restent inconnus au monde ; leur vie simple, vraiment chrétienne et toute dirigée vers le ciel, échappe facilement aux regards ; pour la remarquer, il faut recevoir la même grâce ; car ils n'ont pas l'habitude de faire paraître à l'extérieur des manières singulières et extraordinaires. Doux et bons dans leur commerce, accessibles à tous et affables, ils ne savent que condescendre aux volontés

d'autrui, toutes les fois qu'ils peuvent le faire sans pécher. Loin d'affecter le rigorisme, ils témoignent à tous clémence affectueuse, miséricorde et compassion. Aussi, selon toute vraisemblance, ils ne peuvent plus être séparés de Dieu, à moins que par un affreux malheur ils n'abandonnent l'humilité.

Comme ces fils cachés de Dieu ont un langage humble et se comportent comme des gens sans importance, ils sont en général peu estimés de ceux-là mêmes qui ont quelque apparence extérieure de sainteté. C'est souvent du mépris que leur témoignent les personnes austères pour qui leurs pénitences corporelles, librement choisies, sont à peu près tout, car elles remarquent que ces gens ont la simplicité d'accorder à leur pauvre corps le repos et autres nécessités, pour l'honneur de Dieu, c'est-à-dire pour que la chair puisse mieux servir l'esprit ! Mais Dieu en juge autrement, il trouve plus de joie en un seul de ses amis qu'en une multitude de personnes qui ne lui sont pas intimement unies.

Bien rares sont ceux qui savent s'élever ainsi au-dessus de leurs facultés naturelles ; et, à la vérité, nul ne le peut par sa propre industrie, Dieu seul le peut faire et il ne l'accorde qu'à ceux qui persévèrent humblement dans la prière et font leur possible. Oui, bien peu connaissent le degré suprême de l'amour, l'intelligence simplifiée, la pointe de l'esprit, le centre caché de l'âme. Que dis-je ? Au plus grand nombre on essaierait en vain de persuader que ce centre existe en nous. Car il est beaucoup plus intime et élevé que les trois facultés maîtresses, étant la source de ces facultés mêmes. Il est un et simple dans son essence et sa forme. Il ignore la multiplicité, car il est unité. En lui les facultés supérieures elles-mêmes sont une seule chose. Là règnent une souveraine tranquillité et un parfait silence, car jamais une image n'y peut atteindre.



C'est dans ce centre où se cache l'image divine que nous revêtons la forme divine. On lui donne, à raison de l'abîme qu'il avoisine, le nom de « ciel de l'esprit », car c'est là qu'est le royaume de Dieu, comme l'a dit le Seigneur : *Le Royaume de Dieu est en vous*<sup>1</sup>. Mais le royaume de Dieu, c'est Dieu lui-même avec toutes ses richesses. Ce centre nu et indescriptible est donc élevé au-dessus de tout le créé, des sens et de toutes les puissances ; il dépasse le lieu et le temps, car il adhère sans cesse à Dieu son principe et demeure en lui ; il est cependant essentiellement en nous, car il est l'abîme de l'âme et son essence intime. Ce centre, que la lumière incréée illumine sans cesse, offre à l'homme des charmes irrésistibles dès qu'il se révèle et commence à luire pour lui.

Ô noble centre, temple divin d'où le Seigneur ne se retire jamais ! Retraite admirable, demeure de la Trinité Sainte, source dès ici-bas des délices éternelles ! Un seul retour vers ce centre, vers Dieu lui-même, est mille fois préférable à tous les exercices du monde. Si pendant dix ans et plus vous avez perdu votre temps, ce simple mouvement peut tout racheter. Du centre de l'âme jaillit une source d'eau vive ; elle est pour l'éternité, et telle est sa douceur, telle son efficacité que l'amertume des vices ne saurait lui résister ; devant elle, les révoltes de la nature cèdent aisément. Breuvage vivifiant, elle répand en l'âme et dans la chair une admirable pureté, une fécondité merveilleuse. Ne nous laissons donc pas de demander d'être admis à cette fontaine sacrée. Y goûter simplement nous ferait aussitôt oublier la soif des vanités et des créatures périssables ; nous n'aurions plus qu'un désir, Dieu et son amour.

Nos progrès dans l'amour seront la mesure exacte de nos accroissements dans l'union divine. Et plus intime

---

<sup>1</sup> Luc, XVII, 21.

sera notre union à Dieu, plus absolument nous nous perdrons en lui, plus clairement aussi nous le contemplerons en lui et par lui ; l'ardeur enfin de notre amour suivra la perfection de notre connaissance. Parvenues qui plus tôt, qui plus tard, à la source d'eau vive, les âmes seront baignées dans les splendeurs de la céleste lumière. Mais il en est que Dieu attire en un instant au sommet de la perfection ; par un acte de sa grâce il les ravit si puissamment en lui qu'elles n'y pourraient résister.

Bienheureux celui qui, même au prix d'un labeur continu de plusieurs années, mérite enfin de rencontrer la fontaine jaillissante au centre de son âme ! Qui donc s'étonnerait que la créature doive longtemps veiller devant la chambre du Roi éternel, qu'elle doive frapper avec persévérance et attendre patiemment avant d'être introduite dans la retraite cachée ? Que Dieu, l'abîme incréé, daigne lui-même appeler à lui notre esprit, et qu'il fonde en lui-même cet autre abîme qu'il a créé de ses mains ! Que, plongé dans l'océan sans fond de la Divinité, notre esprit ait la joie de se perdre dans l'esprit de Dieu ! C'est le but de tous les exercices, c'est la fin des Écritures et de tous les préceptes.



# TABLE DES MATIÈRES

<u>Vie et œuvres de Louis de Blois</u> .....	4
<u>Préface</u> de l'auteur .....	8
<u>Chapitre I</u> .....	12
Que tout homme devrait tendre à la perfection et à l'union divine — Moyens de parvenir à cette perfection	
<u>Chapitre II</u> .....	16
De l'entière abnégation et mortification de soi, et de la parfaite réforme des mœurs, premier moyen des ascètes pour s'unir à Dieu	
<u>§ I.</u> Renoncement à toute recherche personnelle .....	16
<u>§ II.</u> Mortification des sens et de la langue .....	18
<u>§ III.</u> Règles communes pour agir avec un esprit intérieur .....	21
<u>§ IV.</u> Justice, humilité, bienveillance dans les rapports avec le prochain .....	22
<u>§ V.</u> L'abnégation est utile et facile quand on a bonne volonté. ....	26
<u>Chapitre III</u> .....	29
Le recueillement intérieur et le retour de l'âme à Dieu, second moyen d'acquérir l'union mys- tique et déifiante	
<u>Chapitre IV</u> .....	34
Les saintes aspirations, troisième moyen d'union à Dieu — Formules d'aspirations à employer toujours et en tous lieux	
<u>Chapitre V</u> .....	37
Par d'ardentes aspirations vers Dieu, on peut atteindre rapidement à la perfection, à la sagesse de la théologie mystique et à l'union divine. — Combien sont à plaindre ceux qui négligent cette union.	

<u>Chapitre VI</u> .....	41
La contemplation mystique se base sur le souvenir et la méditation de la vie, de la passion et des saintes plaies du Seigneur Jésus.	
<u>Chapitre VII</u> .....	46
Du délaissement et des peines intérieures qu'ont coutume d'éprouver les contemplatifs — Que la vraie perfection ne consiste pas dans l'abondance des consolations.	
<u>Chapitre VIII</u> .....	49
Ensemble de préceptes que l'ascète spirituel ne doit pas ignorer	
<u>§ I.</u> De la nourriture spirituelle de l'âme par l'oraison, l'audition ou la lecture de la parole de Dieu, et la fréquentation de l'Eucharistie .....	49
<u>§ II.</u> Le bon plaisir de Dieu doit être accepté volontiers. — Les jugements divins et les mystères de la foi, reçus avec révérence, et non pas scrutés curieusement .....	53
<u>§ III.</u> De la lutte spirituelle contre les tentations et les adversités .....	57
<u>§ IV.</u> De la manière de purger l'âme des péchés et imperfections quotidiennes .....	61
<u>§ V.</u> Du soin de son avancement et de l'examen quotidien .....	66
<u>Chapitre IX</u> .....	69
De l'intention que l'ascète doit avoir dans l'accomplissement de ses œuvres : les recommander à Dieu, les unir à celles du Christ et suppléer à leurs imperfections par les mérites du Sauveur	
<u>Chapitre X</u> .....	74
Pieux exercice à renouveler chaque jour pour se mettre en la présence de Dieu	
<u>Chapitre XI</u> .....	76
Le même exercice quotidien réduit en formule de prière, qui pourra faire avancer beaucoup l'ascète dans l'union divine	

<a href="#"><u>Chapitre XII</u></a> .....	81
Ce que doit espérer l'ascète qui persévère dans les exercices précédents — La manière dont s'achève l'union mystique dans l'âme des parfaits — Quelques avis à ce propos — Du sommet de l'esprit ou du centre de l'âme	
<a href="#"><u>§ I.</u></a> L'union mystique est accordée le plus souvent à celui qui persévère avec constance. ....	81
<a href="#"><u>§ II.</u></a> Description de la théologie mystique — Comment se consomme dans l'âme parfaite l'ineffable union avec le Créateur. ....	82
<a href="#"><u>§ III.</u></a> Quelques avis à observer fidèlement touchant cet état d'union .....	88
<a href="#"><u>§ IV.</u></a> De la consommation de l'union divine au sommet de la volonté, à la pointe de l'esprit et au centre de l'âme — Combien peu connaissent ce dernier degré. ....	92





# INSTITUTION SPIRITUELLE

À l'époque troublée où l'esprit novateur des réformés commençait à saper par la base l'édifice des traditions catholiques, Louis de Blois (1506-1566), abbé du monastère bénédictin de Liessies, fut suscité par la Providence pour maintenir les âmes dans la possession tranquille des expériences spirituelles du passé. Préoccupé de conserver à l'état monastique sa splendeur première, il donna lui-même aux siens l'exemple de cette vie régulière qu'il tenait pour le moyen de parvenir à la perfection. Les circonstances l'amènèrent ensuite à coordonner sous forme de traités ascétiques les principes essentiels de la vie surnaturelle. Louis de Blois n'a enseigné que ce dont il a vécu, et il l'a fait avec tant de simplicité et de paternelle bonté, qu'il a rendu singulièrement aimables les voies de la sainteté. Nous comprenons sans peine qu'il ait été proclamé par son siècle la « lumière de la vie spirituelle » et que saint Ignace de Loyola et saint François de Sales en aient chaudement recommandé la lecture.

L'*Institution spirituelle*, dont nous proposons cette réédition numérique, est le plus remarquable de ses écrits. S'il y résume les principes de la plus haute théologie mystique, Louis de Blois, n'omet pas d'y prodiguer toute une série de conseils et d'indications d'ordre éminemment pratique qui rendent très attrayante la lecture de l'ouvrage.

PDF GRATUIT

Reconquista Press

[www.reconquistapress.com](http://www.reconquistapress.com)

